



COLLECTION COMPLÈTE

DES OEUVRES

DE JEAN JOSEPH

ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DES MATIÈRES

VOL. XXV.

13.me RECUEIL

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

VOL. V.

TURIN 1823

Chez Hyacinthe MARIETTI Libraire

Rue du Pô

COLLECTION COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

DE JEAN JOSEPH ROSSIGNOL

JÉSUITE

DISPOSÉES PAR ORDRE DE MATIÈRES.

VOL. XXV.



13.me Recueil

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

VOL. V.

PRÉCIS
D'UN OUVRAGE

IMPRIMÉ L'AN 1747

PAR

M. ROSSIGNOL DE VALLOUISE

CI-DEVANT JÉSUITE.





A TURIN,

Chez IGNACE SOFFIETTI, Imprimeur et Libraire, près S. Dalmas.

M. DCCC. V.



PRÉCIS
D'UN OUVRAGE
IMPRIMÉ L'AN 1747.



L'Ordre dont je vais faire connoître l'esprit et la doctrine, est une Société, qui sous le titre spécieux de la Fraternité la plus étroite, Pag. 7. réunit ensemble et dans les mêmes vues, une infinité de personnes, sans que la diversité de caracteres, de penchans ou de Religion y apporte aucun obstacle. Une politique admirable, répandue dans la doctrine qu'elle enseigne, l'anime, la soutient, et s'étend non seulement sur les Freres qu'elle rassemble, mais encore sur tous les habitans du monde, sans même perdre de vue les nations les plus féroces et les plus sauvages que l'Amérique renferme dans son sein. Or cette doctrine, qui est comme l'ame de la Société, qui en vivifie tous les Membres, n'est autre chose, selon eux, que ce Principe naturel, que cette Loi primitive gravée dans tous les cœurs, et qui doit être la base de toutes nos actions.

Tout Candidat, le jour de sa réception, est mis au fait de ce Principe, qu'on lui fait toujours envisager néanmoins sous le jour de l'agrément et de l'utilité, et à proportion de l'intelligence et de la pénétration qu'il fait appercevoir à ceux que la Loge a chargés du soin de l'endoctriner. Sage précaution, et digne as-
P. 8. surément de la prudence du Fondateur de l'Ordre, qui étoit trop clair-voyant pour ne pas sentir que l'explication de sa morale, devoit se mesurer sur la portée et le degré de la capacité de tout Aspirant. Tout Frere une fois reçu ne dépose pas tout à coup le préjugé dont il fut l'esclave jusqu'alors; non, l'air de la Loge n'inspire point aussi-tôt cette Grace, qu'on y appelle *Grace d'État.* Les sentimens divers y restent les mêmes qu'auparavant. Toute Religion y conserve ses droits; le Catholique et le Protestant, le Juif et le Musulman, s'y réunissent sous le même étendard, sans s'écarter de celui de leurs Sectes; on n'en bannit que la Discorde et la Dissention dont un même instant voit naître et s'éteindre le feu. La paix s'y conserve sans aucune altération, jusqu'au jour qui ne doit la troubler que pour la rendre plus universelle et plus durable.

Ici le lecteur attend sans doute avec impatience l'explication de cette doctrine; il me demande quel art magique a pu rassembler dans une même Secte les partisans d'une infinité d'autres, et devenir le lien miraculeux et universel qui les réunit toutes sans préjudice

d'aucune ? En voici les points principaux. L'*É-galité* et la *Liberté*. Ce sont ces prérogatives précieuses que la Société se revendique, pour en mettre en possession chacun de ses Membres ; ce sont elles qui produisent cet effet admirable, en tarissant les sources empoisonnées d'où découlent tous les maux des humains, je veux dire, l'Ambition et l'Avarice. La premiere fait disparoître toute idée importune et mortifiante de Supériorité. Par elle, l'homme rentré dans ses premiers droits, ne connoît plus ni rangs ni dignités, dont la vue blesse ses regards, et choque son amour propre. La subordination n'est plus qu'une chimere, qui loin de rencontrer son origine dans les décrets d'une sage Providence qui l'a rendue nécessaire, ne la trouve plus que dans les caprices du sort, et dans les extravagances de l'orgueil, qui veut que tout fléchisse sous lui, et qui n'envisage dans les créatures qui composent le monde, que des êtres vils et méprisables condamnés à le servir. La seconde enfin produit cette paix délicieuse, cette confiance si douce et si digne d'envie, mais incompatible avec l'Avarice dont elle ruine tous les desseins, en rendant communs ces biens et ces richesses, dont la possession coûte à l'homme tant de soins, et la perte tant de remords. P. 10.

Tel est le fond de cette Doctrine : mais qu'on ne se figure pas qu'on l'expose tout à coup au grand jour, ni en termes si formels à tout Aspirant : un esprit subtil et délié pour-

roit en tirer des conséquences trop funestes aux intentions qu'elle couvre. Aussi bien, à peine lui a-t-on fait entendre ces deux mots d'*Égalité* et de *Liberté*, qu'aussi-tôt on sait prévenir ou du moins arrêter le cours de ses réflexions, contre les quelles les emblêmes et les hiéroglyphes fournissent un remede certain, qu'on emploie sur le champ, pour distraire à propos l'esprit de l'Aspirant par la variété des objets qu'on lui présente. On prépare avec toute l'adresse imaginable la coupe enchanteresse et mystérieuse qu'on présente, pour faire passer dans l'ame de chaque Frere une doctrine funeste, mais enveloppée sous une forme innocente, qui en déguise le véritable sens, ainsi que nous le verrons plus bas.

On proportionne le dogme à la capacité et à la disposition des sujets, que l'on a distribués en trois classes différentes, dont la pre-
P. 11. miere est des *Esprits pénétrans*, la seconde des *Esprits remuans et inquiets*, et la troisieme des *Esprits crédules et superstitieux*. Chacune de ces classes est mise au fait de la même Doctrine, mais chacune en même temps la reçoit d'une façon bien différente.

P. 12. Le sens véritable ne tarde pas à se faire sentir à la premiere, dont les Membres éclairés, dissipant sur le champ le nuage qui l'environne, n'ont besoin que d'un coup d'œil pour l'appercevoir. Aussi est-ce à eux qu'appartiennent les premiers rôles, tels que ceux d'*Enthousiastes* et d'*Orateurs* de la Société ; char-

ges importantes et délicates, qui en sont les premieres colonnes et les appuis principaux. La seconde troupe, mobile et inquiete, ne parvient à cette haute connoissance que par degrés, qui sont les emblêmes et les similitudes qu'on lui propose à deviner, et qui captivent par leur embarras, cette imagination volage, dont les écarts pourroient causer quelque désordre. Pour la derniere, que je puis nommer celle des *Imbécilles*, on n'en exige autre chose que de suivre aveuglément et sans réserve l'esprit de doctrine qu'on lui insinue; de l'embrasser avec zele, de le soutenir avec force, et de rester inviolablement attaché à ces divins oracles qu'une prophétique fureur lui répete sans cesse. C'est ainsi que se communique insensiblement cette lumiere qui doit éclairer l'univers, et lui rendre sa premiere excellence; mais que cependant on prend toujours bien garde de répandre brusquement, et dont on ne laisse échapper de temps en temps que quelques rayons.

Pour ce qui regarde cette *Liberté* et cette *Égalité*, qui sont les principaux avantages de l'Ordre, si les Freres pouvoient lire dans le cœur de leurs Candidats, s'ils pouvoient s'assurer de leur goût et de leur caractere, ils les expliqueroient bientôt, par le retour de ce premier état où s'est trouvé l'homme au sortir des mains de son Créateur; par cette indépendance qui, suivant eux, en eût été l'éternel appanage, si l'Ambition et l'Avarice

n'eussent changé la face de sa condition ; en soumettant le plus foible à la tyrannie du plus
P. 14. fort ; en un mot par cet antidote salutaire qu'ils veulent employer contre le progrès d'un mal trop invétéré, pour ne pas tendre aux malheureux humains un bras propice qui brise leurs fers, écrase leurs tyrans, et les rétablisse enfin dans des droits dont la perte leur a coûté tant de soupirs. Mais un commentaire si clair et si précis n'est pas de leur goût, ils connoissent trop bien le désavantage qui retomberoit sur l'Ordre, par les impressions qu'un tel langage feroit sur les esprits ; et l'Allégorie qui marche sans cesse à leurs côtés, est une figure trop utile à leurs desseins, pour se résoudre à l'abandonner. Il faut ébranler le cœur si doucement, qu'à peine il puisse s'appercevoir d'aucune violence ; il faut l'endormir dans la douce habitude de son nouvel état, et ne lui montrer les desseins que l'on a sur lui, que lorsqu'on l'a disposé à considérer comme l'effet le plus simple et le plus naturel, la révolution la plus surprenante et la plus extraordinaire.

Cette indépendance, cette soustraction à toute autorité et à toute puissance, n'est d'abord parmi les Freres que le rétablissement de cet âge, nommé par les Poëtes l'*Age d'Or.* C'est ce temps, disent-ils, ce sont ces siecles fortunés, où les hommes égaux, et livrés aux seules loix de la nature, n'admettoient d'autres distinctions que celles que cette sage mere avoit

mises entr'eux. C'est ce temps précieux que les Freres veulent ramener sur la terre : mais comme pour un changement si subit il ne faudroit pas moins qu'un miracle, la politique a trouvé P. 16.
à propos d'introduire d'abord cette Liberté et cette Égalité parmi les Freres, jusqu'à ce que la Société suffisamment affermie puisse enfin rassembler sous ses drapeaux l'univers entier.

Tel est la maniere actuelle qu'ont adopté les Freres, pour se conduire avec sûreté au dénouement éclatant de cette intrigue dont ils ont formé les liens. Ils s'envisagent comme une famille choisie qui coule dans le sein de la nature des jours filés d'or et de soie. Abandonnés à ses penchans et à ses loix, ils n'en reconnoissent point d'autres; et cette diversité de mœurs, de langages et sur-tout de Reli- P. 18.
gions, est un obstacle trop foible pour suspendre le cours de ces plaisirs innocens, et de ce torrent de délices, dont leurs ames sont énivrées. Dégagés de ces vieux et communs principes, capables d'allarmer seulement les esprits foibles et imbécilles, ils se voient enfin sortis de cette mer si fameuse en naufrages ; ils contemplent avec pitié ce long amas d'erreurs où les hommes sont plongés.

Le Législateur de l'Ordre connoissoit trop P. 19.
bien le cœur de l'homme, pour ne pas prévoir que sa Morale seroit dans la suite un sujet et une source intarissable de contradictions, s'il venoit à la développer ouvertement. Pour obvier à un incident, qui auroit détruit son

systême, il prit le parti d'obliger d'abord tout
Récipiendaire au secret et au silence le plus
inviolable sur tout ce qu'il auroit vu et entendu.
Ensuite il adopta une allégorie, pour couvrir
le fond d'une doctrine qu'il avoit envie de pro-
P. 20. portionner à la portée d'un chacun. Enfin il
termina l'ouvrage par les signes et les attou-
chemens communs à toute la Société, et pro-
pres néanmoins en même temps à chacun de
ses ordres.

Son but étoit de bâtir en liberté un nouvel
Édifice, c'est-à-dire, de réformer le genre hu-
main, en exterminant les Rois et les Puissan-
ces, dont il étoit le fléau. Or pour donner à
ses partisans, une idée sensible de son dessein,
il leur proposa le rétablissement du Temple de
P. 21. Salomon. Quelle idée en effet eut jamais plus
de rapport à un projet de cette nature?

Le Temple de Salomon avoit été bâti par l'ordre que Dieu en donna à ce Prince; après plusieurs années de gloire et de magnificence, vient une Armée formidable, qui renverse cet illustre monument. Le peuple qui y rendoit ses hommages à la Divinité, est chargé de fers, et conduit à Babylone; d'où après la captivité la plus rigoureuse, il se voit tiré par la main de son Dieu. Un Prince idolâtre, choisi pour être l'instrument de la clémence divine, permet à ce peuple de rétablir le Temple dans sa premiere splendeur, et lui en fournit les moyens.

Or c'est dans cette Allégorie, que les Freres trouvent l'exacte ressemblance de leur Société. Ce Temple, disent-ils, dans son premier lustre, est la figure de l'état primitif de l'homme au sortir du néant. Cette religion, ces cérémonies qui s'y exerçoient, ne sont autre chose que cette loi commune, gravée dans tous les cœurs, qui a son principe dans les devoirs des hommes, les uns envers les autres. La destruction de ce Temple, l'esclavage de ses adorateurs, ce sont l'Orgueil et l'Ambition, qui ont introduit la dépendance parmi les hommes. Ces Assyriens, cette Armée impitoyable, ce sont les Rois, les Princes, les Magistrats, dont la puissance a fait fléchir tant de malheureux qu'ils ont opprimés. Enfin ce Peuple choisi, et chargé de rétablir ce Temple magnifique, ce sont les Freres, qui doivent rendre à l'univers sa premiere dignité. P. 121

Mille réflexions sur la morale qu'on me communiquoit, m'ont dessillé les yeux, au point de m'en faire entrevoir le but, et de m'en montrer l'évidence, après un parallele exact des cérémonies et des usages dont j'ai été témoin dans les différentes Loges que j'ai fréquentées, et où j'ai toujours rencontré les mêmes hierogliphes à deviner, et conséquemment le même sens à pénétrer. P. 151

Mais revenons encore à cette Liberté et à cette Égalité, figurées par le Temple de Salomon. Ces attributs si essentiels à l'homme, disent les Freres, et si inséparables de sa na-

ture, ne lui ont été donnés par le Créateur; que comme un bien propre, et sur le quel personne n'avoit aucun droit. C'est ce Dieu, qui en tirant la nature du néant, en a fait l'homme le chef et l'ornement principal, sans le soumettre à d'autre Puissance qu'à la sienne. C'est lui, qui ne lui a donné la terre à habiter, qu'à titre d'être indépendant de ses semblables, aux quels il ne peut rendre ses hom-
P. 24. mages sans devenir sacrilege, et contrevenir formellement à ses ordres. C'est dégrader sa nature que de reconnoître dans tout homme quelque chose de plus qu'un égal.

Si l'homme, ajoutent-ils, a vu s'anéantir ses priviléges; s'il est déchu de cet état glorieux, propre de sa nature; si l'Ambition l'a précipité dans cet abyme, c'est à lui d'en sortir, c'est
P. 25. à lui à relever cet étendard d'Indépendance et d'Égalité, ravi par les mains de l'orgueil, et à l'arborer sur les débris d'un monstre impitoyable, qui a causé sa ruine. Que si son abaissement est son propre ouvrage, s'il est lui-même l'artisan de son malheur, qu'il ouvre les yeux sur les fers où il s'est condamné lui-même, qu'il accepte le secours de cette main qui s'offre à les briser, et à en charger ses Tyrans. C'est aux Freres seuls qu'il est réservé d'accomplir ces miracles. Nouveaux Moïse ils délivreront bientôt un peuple gémissant; bientôt Pharaon et sa puissance échoueront à l'aspect des nouveaux prodiges qui vont s'opérer;
P. 26. la mer ouvrira ses abymes..... et favorisera

la vîtesse de ce vaisseau précieux, qui sous l'auspice des Freres, va introduire dans la Terre de Promission, les hommes régénérés par la vertu de leurs libérateurs.

Par ce Temple qu'ils ont pris pour emblême, ils entendent, comme je l'ai déja dit plusieurs fois, cette Liberté et cette Égalité, données en propre à l'homme par son Créateur. Ils lui font connoître que sans elles, il ne peut être que dans un état de contrainte et d'humiliation; qu'après les avoir perdu par force, c'est avec regret qu'il en doit supporter l'absence; que non seulement la violence a été le principal ressort qu'on a fait jouer pour l'en dépouiller, mais que l'Ignorance et la Supers- P. 272
tition ont encore été employées pour fasciner ses yeux; que ces heureux Tyrans ont su insinuer adroitement que la Religion, que le culte le plus agrée de Dieu, étoit une soumission et une déférence aveugle pour les Princes de la terre; que leurs sujets ne peuvent sans devenir sacrileges, manquer à la fidélité qui leur est due.

Or cette doctrine une fois bien digérée, il ne reste plus qu'à la mettre à profit. Pour cela les Freres font voir que le contraire doit se détruire par le contraire; que la révolte doit P. [illegible]
succéder à l'obéissance; qu'il faut opposer la force à la force; renverser l'Empire de la Superstition, pour élever celui d'une Religion véritable, dissiper l'Erreur et l'Ignorance, pour ne suivre que les lumieres de la nature; que

le Maître du monde, indifférent d'ailleurs aux actions de ses créatures, n'est jaloux que de leurs hommages : mais que pour cette dépendance accréditée par le préjugé, il faut effacer un spectacle injurieux à la Divinité, briser ces idoles qui ont osé lui disputer l'encens, et libre par sa nature, rentrer en possession de ses privileges. Morale, comme l'on voit, toute
P. 29. sainte, toute pure, à la quelle l'Ordre donne les noms magnifiques de *Temple de la Vérité*, de *Centre de la Lumiere*, de *Monde nouveau*, d'*Astre radieux*, de *Soleil incomparable.*

Mais, comme je l'ai déja dit, que l'on ne croie pas qu'une doctrine si conforme et si bien ajustée aux intentions de la Société, s'y débite de cette maniere. L'Ordre est trop circonspect et trop politique, pour ne pas prendre à propos toutes sortes de figures. Si l'on a des sujets de défiance, s'il y a du danger à s'expliquer, ce Temple de Salomon, cette Liberté, cette Égalité ne regardent que la Loge, sans songer à s'étendre plus loin; il ne s'agit
P. 30. plus de révolte, d'indépendance, de soustraction à toute Autorité, tout se métamorphose en un instant. Ce ne sont plus que devoirs à remplir, qu'un Dieu à reconnoître, que vertus à pratiquer, que fidélité inviolable à observer à l'égard de tout Supérieur. Ces monstres, ces Tyrans, ces fléaux du genre humain, ce sont des Peres de la patrie, des images vivantes, des symboles mortels de la Divinité, des Rois dont la grandeur et l'élévation ne méritent que

respects, qu'hommages, que vénération. A l'aide de ces principes purs et désintéressés, disent les Freres, nous affermissons de plus en plus notre Liberté et notre Égalité.

Mais ils ne peuvent se taire long-temps sur cette Liberté et cette Égalité qu'il faut recouvrer nécessairement, suivant eux ; ils ne sauroient les perdre un moment de vue. Quels dons plus estimables, disent-ils hautement quand P. 32.
ils le peuvent sans danger, que cette Liberté et cette Égalité que nous voulons rétablir. Que signifie ce cri universel, qui se fait entendre dans tous les cœurs, et qui se plaint sans cesse du joug importun qui les asservit ? Quel état plus humiliant et plus douloureux pour l'homme, que de se voir soumis à un être que la nature a formé son égal ? Eh ! quel droit l'établit donc son Maître et son Tyran ? En fait de distinction parmi les hommes, les vertus et la probité ne doivent-elles pas seules décider ? Dans un bouleversement si étrange, dans la privation d'un bien qui nous appartient, quelle ressource faut-il employer ? Il n'en est pas d'autre que d'opposer la force à la force, d'attaquer l'Usurpateur jusque sur son trône, de l'en faire descendre, ou du moins de soutenir P. 33.
au prix de son sang l'intérêt d'une cause qui devient commune à toute la Terre. Quelle vio- P. 34.
lence plus autorisée, quelle force plus légitime, que celle qui nous dérobe à nos Tyrans, qui leur arrache ces biens enlevés si injustement, qui nous rend cette Liberté et cette Égalité,

qui nous étoient communes avec eux ? S'ils ont violé la parole d'être justes, devons-nous leur tenir encore celle d'être sujets fidelles, obéissans; et ne faut-il pas redoubler nos efforts, pour les faire rentrer dans le néant dont ils sont sortis comme nous, et où leurs crimes demandent qu'ils soient précipités, pour que nous jouissions paisiblement des droits qu'ils nous avoient ravis ?

P. 35. Ainsi concluent les Freres d'un principe faux, en parlant à ceux qu'ils croient capables de goûter et d'adopter une pareille doctrine. Que s'ils apperçoivent dans l'Aspirant un esprit peu préparé pour de pareilles conséquences, fertiles en explications, ils savent en donner une autre sur le champ. Ils lui font entendre que l'unique but de l'Ordre, est de concilier entr'elles les passions divisées, de pénétrer les humains de cet esprit de paix et de concorde, qui les rende inaccessibles à ces mouvemens de haine et de dissention qui empoisonnent les plus beaux de leurs jours; de leur inculquer ces sentimens d'honneur et de probité qui les attachent de plus en plus à leurs devoirs; de ne manquer à aucun de ceux aux quels ils sont obligés envers les Puissances; de s'appeller les uns les autres du tendre nom de Freres; et de former une secte admirable, qui n'ait pour but que la Liberté, l'Amour et l'Egalité.

P. 36. Si cette interprétation n'est pas encore du goût de leurs Candidats, ils savent encore se replier d'une maniere plus artificieuse. Ce Tem-

ple de Salomon, dans l'esprit de la Société, ne signifie autre chose qu'un Temple consacré aux vertus, qui s'y voient exercées dans la plus haute perfection, un cachot destiné aux vices, où ces monstres gémissent sous le poids des fers les plus rigoureux. Pour être un digne membre de l'Ordre, il ne suffit pas d'accomplir à la lettre tout ce que la Philosophie la plus épurée et la Religion la plus sainte nous ordonnent; il faut conserver dans toute leur intégrité ces talens dont la nature nous a revêtus, il faut l'embellir, la faire briller de toutes les vertus dont elle est capable, avec autant d'éclat et de splendeur, qu'elle étoit décorée dans son premier état. Or parmi ces vertus et ces dons que nous avons reçus d'elle, en est-il quelqu'un de comparable à la Liberté et à l'Égalité? En est-il qui mérite mieux que l'homme s'unisse; qu'il s'efforce d'en défendre les droits? Du reste cette Liberté, cette Égalité ont certaines bornes qu'il seroit dangereux et même criminel d'excéder. L'une et l'autre n'ont rien qui les empêche de sympathiser avec la morale la plus exacte, qui nous recommande l'obéissance à l'égard de Dieu et de toutes les Puissances. Mais cette obéissance, ajoutent-ils, devient outrée, lorsqu'elle va jusqu'à l'aveuglement ou la superstition. Par exemple, ce respect qu'on doit aux Princes, devient une foiblesse et une lâcheté, tant qu'il n'est pas mesuré sur leur sagesse et leur équité; de sorte que de leur obéir dans des circonstances où

P. 37.
P. 38.

l'une et l'autre n'ont aucune part, c'est partager leurs crimes. Mais pour prévenir toute erreur, il est une pierre de touche dont on doit se servir, un fil secourable que tout homme doit saisir, pour se dégager de ce dédale tortueux. C'est ce premier rayon de bon sens qui nous éclaire, cette Raison naturelle qui seule est le guide véritable qu'il faut de suivre. Rien de légitime que ce qu'elle ordonne; rien de plausible que ce qui lui est conforme; et toute route que l'on tient sans consulter cette boussole, est un chemin dangereux qui mene au précipice.

Quelque bien apprêtée que soit cette doctrine, les Freres ne se rassurent pas tout à fait sur son déguisement. Si cet esprit qu'ils assiegent, montre encore trop de délicatesse; si le préjugé leur paroît conserver trop d'empire sur lui pour se flatter de l'entamer par cette derniere explication, on lui livre une derniere attaque, sous la quelle on est assuré de le voir succomber, et qui acheve la conquête de la Loge; en remettant à quelques années d'habitude le soin de le conduire en triomphe au but qu'elle se propose. Ce Temple de Salomon, ne figure plus autre chose que le cœur humain, corrompu par la violence des passions, au quel il faut rendre sa primitive grandeur toute en-
P. 40. tiere. Le Ciel seul occupe les regards des Freres, ce ne sont plus que vices à détruire, et que vertus à planter. Ce Salomon n'est autre chose que la raison naturelle.

Le Fondateur de l'Ordre n'a pas voulu qu'on dévoilât tout à coup sa morale, mais qu'un nombre choisi de ses sectateurs fût chargé de la développer par degrés. C'est à ce sage ménagement que nous devons sans doute cette célebre division de sa Société en *Apprentifs*, en *Ouvriers*, en *Maîtres*, et en *Architectes*. On proportionne l'ouvrage à la capacité de l'Aspirant, jusqu'à ce qu'il arrive au degré de perfection requis pour connoître le but de l'Ordre. Le serment qu'on exige de tout Aspirant, est le moyen merveilleux dont on se sert pour faire garder un secret inviolable sur la fin qu'on se propose. Il consiste dans une promesse authentique de ne jamais le violer, j'exposerai ailleurs les tourmens horribles dont tout Aspirant s'oblige d'être la victime, s'il vient à le trahir. P. 42. P. 44. P. 45.

Les Ministres de la Religion observent que ce mêlange profane de toutes les Sectes prouve que son but ne tend qu'à en sapper les fondemens, Les Athées, les Déistes, les Idolâtres, les Juifs, &c. sont reçus indifféremment parmi les Freres. Ils ajoutent que tout Chrétien que la Loge a une fois reçu, commence à négliger les cérémonies de sa religion, montre bientôt une aversion marquée pour ses pratiques qu'il abandonne ensuite tout à coup. P. 46.

Les Politiques les considerent comme des criminels de leze-majesté, comme des pestes redoutables au genre humain. En effet cette abolition de toute Autorité, que les vrais Freres, c'est-à dire, ceux qui sont parfaitement P. 48

au fait des vues de la Société, ne cessent de
prêcher entr'eux; cette indépendance à établir,
ces sceptres à briser; tout cela doit-il être re-
gardé d'un œil tranquille et indifférent?

P. 52. Les Freres pour dissiper les ombrages appor-
teroient vainement pour raison que les myste-
res de leur Société sont également connus des
Princes et des Rois, comme de ses principaux
Membres; que ces têtes couronnées n'y sont
pas plutôt admises, qu'elles en deviennent les
solides appuis. Mais cette réponse n'a rien de
solide, lorsqu'on saura de quelle façon on re-
çoit ces demi-dieux. En est-il un seul qui soit
au fait de la morale des Freres, et qui en
P. 53. connoisse le véritable sens? Ce Roi fameux
qui les a comblés de faveurs, quel rang tient-il
parmi eux? La qualité de *Grand Maître*,
est-il revêtu? en approche-t-il même par celle
d'*Ecossois* qui la suit immédiatement? Non;
le titre de Compagnon est le seul qu'ils lui
aient accordé; c'est-à-dire, qu'il est placé dans
cette classe qui est environnée des ténebres les
P. 54. plus épaisses, et ils cachent à ses yeux le vé-
ritable esprit des symboles et des emblêmes.
Les Puissances qu'ils conduisent à l'abyme,
comment pourroient-elles en éviter les chemins
P. 55. parsemés de fleurs dont la Loge jonche la terre
sous leurs pas? On n'a de la peine à dévoi-
ler le secret des Freres, que parce qu'ils l'ont
prudemment celé à la troupe ignorante et cré-
dule qui compose la troisieme classe, dont ils
ne cessent de préparer les bras à l'accomplis-

sement de leur systême. Ils n'admettent point P. 60.
le sexe dans leur Société, parce que, disent-ils, le secret est un fardeau trop pesant pour les femmes. D'ailleurs, ajoutent-ils, la dépendance et la sujettion où elles se trouvent de leur nature, leur ferme le chemin à cette Liberté et à cette Égalité qui sont propres à l'homme. Je crois avoir suffisamment développé P. 64.
la doctrine des Freres; et je puis attester que je l'ai caractérisée telle précisément que je l'ai apprise des principaux Membres de l'Ordre, je veux dire toujours, ceux qui sont parfaitement instruits de son but.

On pourra demander comment cette Société P. 101.
a pu se conserver jusqu'ici, et empêcher que personne découvrît son systême, ses cérémonies et ses loix. Son Fondateur ne voulut pas l'établir uniquement sur l'espérance d'une Liberté et d'une Égalité futures; il eut recours à la crainte des peines, il en ordonna contre les traîtres. Dès l'origine de l'Ordre, plusieurs personnages ont servi d'exemples d'une punition rigoureuse. Il n'en manque pas de notre temps, comme nous le savons entr'autres d'un Maître de Loge Hollandois; on m'a dit la même chose à Berlin, à Francfort sur le Mein, et dans plusieurs autres endroits. L'une de ces infortunées victimes de la colere de l'Ordre, a été un Anglois appellé *Pichard*, qui l'an 1736, P. 103.
si je ne me trompe, fit imprimer un ouvrage où il révéloit une partie des mysteres de l'Ordre. Il étoit en François, et il fut traduit en

Allemand, en Anglois et en Italien. Voici la maniere dont son malheureux Auteur a été exécuté.

On le conduisit par force et de nuit dans la grande Loge de Londres, où se trouvoient un très-grand nombre de Freres; on lui arracha la langue jusqu'à la racine, le cœur le fut aussi de la poitrine; après quoi on le laissa pendu à un clou pendant tout le temps que dura la tenue de la Loge; ensuite on brûla le cadavre, et on en répandit les cendres au vent. Toutes les Loges de la terre, furent informées de cette exécution. Et je puis assurer moi-même que j'en ai vu la relation, en Hollande, à

P. 104. Berlin et à Francfort. J'ai encore entendu dire une infinité de fois aux Membres de l'Ordre, que c'étoit la peine qui étoit réservée à ceux qui le trahissoient, mais je ne l'ai cependant jamais vu infliger. Je sais encore sûrement que dans toutes les Loges on a un livre, où sont écrits, en caracteres propres à l'Ordre, les noms de tous les traîtres que l'on doit punir; et tous les Freres jurent de faire tout ce qu'ils pourront pour cela.

Les premieres dignités de l'Ordre sont le

P. 107. *Grand-Maître*, le *Protecteur*, le *Surveillant*, le *Secretaire*, et ceux qui portent les mêmes titres, pour chaque nation. La maniere dont se fait leur élection, le nouvel état où la Société se trouve aujourd'hui en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Italie et en France; les jours de fête de l'Ordre; ses progrès

dans les divers pays du monde ; la charité pour les Membres ; ce sont tout autant de sujets qui entrent dans notre plan, et sur quoi nous satisferons le lecteur.

Les Freres Servans sont les Membres de la Société, destinés à servir de domestiques aux autres, lorsqu'ils tiennent Loge. On les appelle *Freres*, pour se conformer au systême d'une égalité universelle, dont l'établissement est le grand but de l'Ordre. Celui qu'on propose, étant reconnu pour un sujet propre, on lui donne le titre de *Frere Aspirant*, ou *en herbe.* On differe la réception trois mois, qu'on appelle le *Noviciat de l'Ordre.* P. 109.

Quoique presque dans chaque Loge de chaque pays, on trouve quelque différence dans la formule du serment, le sens ne laisse pas d'être toujours le même ; nous allons nous borner à ce qui se pratique par les plus savans et les plus exacts de l'Allemagne et de l'Angleterre ; sur-tout à Londres devant le Grand Maître de l'Ordre ; à Berlin devant le Grand Protecteur National ; à Francfort devant le Grand Maître National, et dans la célebre Assemblée de Hambourg. P. 221.

FORMULE. » O! Dieu, grand Architecte » de l'Univers.... daigne à présent te trou- » ver au milieu de nous par ta grace.... J'im- » plore ton secours et ta bonté.... Je pro- » mets et je jure à toi, ô! Dieu ; et je ré- » ponds à l'auguste Société des Freres, de ne » jamais révéler à aucun des profanes, les mys- P. 222.



» teres de la Société . . . . Mais au contraire ;
» j'observerai un profond silence . . . . Je pro-
» mets de ne divulguer ni directement ni in-
» directement, aucun des secrets de l'Ordre
» qui me seront révélés à présent ou dans la
» suite. Et c'est à quoi je m'engage sous la
» peine à la quelle je me soumets, en cas
» que je manque de parole ; qui est d'avoir
P. 223. » les levres brûlées avec un fer rouge, la main
» coupée, la langue arrachée ; qu'en suite dans
» quelque Loge des Freres, pendant toute une
» cérémonie, mon corps tout entier soit pen-
» du, à la honte éternelle de ma perfidie, et
» à la terreur des autres ; qu'à la fin de l'Assem-
» blée il soit brûlé, et les cendres envoyées
» aux principales Loges, afin que le reste des
» Freres les voient et soient effrayés ; qu'a-
» près cela elles soient jettées au vent, et dis-
» persées ; et qu'ainsi il se conserve parmi tous
» les Freres un souvenir terrible de ma trahi-
» son. O ! Dieu, aide-moi, et ces tiens Saints
» Évangiles . . . . . Je révélerai les mysteres qui
» me seront enseignés aujourd'hui, ou dans la
» suite, à tous ceux que je reconnoîtrai pour
» véritables Freres, après un rigoureux exa-
» men, sans qu'il soit jamais permis de le faire
» par écrit . . . . O ! Dieu, aide-moi . . . . »

P. 246. Quant aux Ouvriers ou compagnons, l'unique chose qui mérite ici attention, c'est qu'un Ouvrier est indispensablement obligé à passer sept ans dans cette classe, avant de pouvoir monter à une autre. Si on lui accorde la pro-

motion avant ce temps là, la Loge qui le fait, n'est plus réguliere, ses décrets perdent leur authenticité.

Jusqu'ici nous n'avons expliqué que les dehors de la Loge ; nous allons à présent sonder les profondeurs de sa doctrine, qui va nous conduire, comme par la main, au vrai sens des emblêmes des Freres. Le Prétendant est conduit dans la chambre obscure, tapissée d'un drap noir, et éclairée d'une seule chandelle. On l'exhorte à l'obéissance et à la docilité, et on lui demande, *s'il veut se réjouir avec ceux qui se réjouissent ; et pleurer avec ceux qui pleurent* ; il répond qu'*oui*. Sur quoi l'Examinateur commence à faire des plaintes, a pousser des gémissemens et des hurlemens, et à donner toutes les autres marques de la plus vive douleur ; enfin il s'écrie par trois fois du ton le plus lamentable. *Hélas ! hélas ! hélas ! il est mort ! il a été tué ! il a été massacré !* Il regarde après le Prétendant, et lui dit : *Frere ouvrier, notre premier Architecte est mort, tué, massacré..... Ne pleurez-vous donc pas aussi? Jusqu'ici, nous vous avons caché cette grande et déplorable perte : mais il est temps de vous découvrir nos malheurs..... vous méritez que l'on vous fasse part de nos secrets. Notre Architecte est mort, tué, massacré.* On gémit, on pleure pendant un quart d'heure ; après l'Aspirant est introduit dans la Loge des Maîtres. Elle représente le Temple de Salomon tout entier avec ses trois murailles; il est peint

P. 247.
P. 248.
P. 249.

comme tombant en tuine, comme démoli;
comme entiérement bouleversé. Ses portes sont
forcées, la breche est faite à ses murs; ses
escaliers sont rompus, ses colonnes abattues,
P. 250. ses pavillons déchirés. Son soleil, sa lune et
son étoile souffrent une éclipse; ses fenêtres
sont brisées; le tabernacle et l'autel renversés.
Tout en un mot est dans une confusion ex-
trême, et dans un état déplorable. Il en faut
cependant excepter le Mont Sinaï, sur le quel
une branche de casse conserve encore sa ver-
dure. On y voit encore un cercueil environné
de larmes et neuf chandelles allumées. Le der-
nier des Maîtres reçoit ordre de s'étendre dans
le cercueil; on lui couvre la tête d'un linge
ensanglanté. Tous les Freres portent un mou-
choir blanc, des gands blancs, et des tabliers
P. 251. blancs; ils poussent continuellement des sou-
pirs, des gémissemens, et feignent de verser
des larmes; ils s'essuient les yeux, et font mille
contorsions pour marquer leur douleur. Le Maî-
tre examine ensuite l'Aspirant sur sa vocation,
sur son obéissance, sur l'accomplissement du
temps de son travail; après quoi, il vient vers
le Frere étendu sur le cercueil. Ici, on redou-
ble les pleurs, les gémissemens et les hurle-
P. 252. mens. Le Maître leve le linge ensanglanté de
dessus la tête du Frere couché sur le cercueil,
et les lamentations se font encore à plus haute
voix; après cela il crie, *notre premier Archi-
tecte est mort, tué et massacré.* Sur quoi l'on
redouble encore les marques d'affliction. Ensuite

le Maître prend la main du gisant, lui tire l'*index*, en disant simplement, *il est mort;* il tire après le doigt du milieu, en disant, *il est tué.* Enfin il leve le gisant même, et s'écrie, *il est massacré.* Ce Frere étant relevé, reprend sa place. Le Maître explique alors à l'Aspirant la fonction des Maîtres, qui est de verser des larmes, de pousser des soupirs, des gémissemens, et des cris lamentables; des pleurs sur la mort d'*Hiram*; des soupirs sur la violence de ceux qui en ont été les agresseurs; des gémissemens pour sa résurrection; et des P. 255.
cris lamentables sur le renvoi de cet heureux prodige. Une autre fonction des Maîtres, c'est de distribuer aux Ouvriers leur ouvrage, pour le rétablissement du Temple, où l'on doit servir Dieu de la véritable maniere, et suivre l'ordre qui vient de la nature elle-même; ils donnent des leçons, et font des catéchismes aux ignorans. Après un travail allégorique pour le rétablissement du Temple, le Maître crie, *Notre premier Architecte est ressuscité; qu'il vive! qu'il vive! qu'il vive!* Tous les Freres répétent ensemble la même chose d'un ton de joie et de triomphe. Ils le font par trois fois, après quoi on ferme la Loge, et chacun se retire.

Echantillon d'un discours prononcé dans une P. 254.
pareille occasion. » Freres, pleurez et lamen-
» tez, riez, sautez de joie. Il est mort, et il
» vit; il est tué, et il se porte bien; il a été
» massacré, et il triomphe; on a détruit ce
» qu'on avoit bâti; et on a rebâti ce qui avoit

» été détruit.... Le Soleil, l'Étoile et la Lune
» s'éclipsent et brillent dans leur plein. Les
» murs sont détruits et ne sont point endom-
» magés; les colonnes sont brisées et entieres;
» le tabernacle et l'autel sont renversés et dres-
» sés; le sépulcre est la vie. La montagne ne
» reste-t-elle pas immobile? Les arbres ne fleu-
» rissent-ils pas? Ainsi le printemps se trouve
» dans l'hiver, et l'hiver dans le printemps...
» Le temps viendra que l'eau et le feu se trou-
» veront ensemble; le tigre et le chien en fe-
» ront de même; le serpent et la colombe les
» imiteront. Travaillez; soyons prudens, pé-
» nétrans, intrépides. La main et l'esprit de
» l'Architecte nous conduisent. Nous achéve-
» rons. Freres, pleurez, lamentez; riez et sau-
» tez de joie.

P. 255. Ce morceau peut donner quelque idée du goût qui regne dans toutes leurs harangues. Expliquons à présent en peu de mots l'Allégorie. Nous avons déja dit que sous le nom de Temple de Salomon, les Freres entendent la Liberté et l'Égalité; c'est pour cela qu'ils le représentent détruit, dans un désordre et dans une confusion horrible, afin de graver profondément dans l'esprit de l'Aspirant, que la perte de la Liberté et de l'Égalité, est la cause de tous les malheurs qui accablent les hommes. La mort d'Hiram est donc la perte de cette Liberté; depuis cet heureux temps où les hommes jouissoient de l'asyle du Temple de la Liberté, ils se sont vus surpris par des

Tyrans qui ne leur ont laissé la vie que pour la passer dans l'esclavage. On dit que le Temple sera rétabli, parce que la Liberté opprimée par la force et par l'adresse, sera rétablie par les mêmes moyens. Les éclipses du Soleil, de P. 256. l'Étoile et de la Lune, désignent les erreurs sur le culte divin, l'ignorance et la lâcheté..... Les expressions contradictoires désignent les Freres et les profanes. Les Maîtres après avoir répandu des larmes sur la perte de la Liberté, poussent des cris de joie sur son retour..... Le Catéchisme des Maîtres est analogue à ces maximes. Selon eux le Mont Sinaï est le siége de la vérité.

Le temps des Maîtres est indéfini. Personne P. 259. ne reçoit le grade d'Architecte, si l'on ne voit d'avance dans lui, un goût marqué pour le systême de l'Ordre. Aussi presque tous restent P. 260. toujours Maîtres. S'ils demandent d'être promus, on leur dit que le temps n'est pas encore fini ; ou bien on leur proteste que le grade d'*Ecossois*, n'est en rien supérieur à celui des Maîtres : mais en cela les Freres se contredisent, puisque dans une Loge réguliere, on ne peut en être ni Maître ni Surveillant, si l'on est simple Maître. Cependant on peut parvenir à la dignité de Protecteur National, qui a le pas sur tous les Maîtres de Loges, ne fut-on que simple Apprentif. Ce qui prouve qu'on ne peut posséder et enseigner le fond du systême de l'Ordre, sans être *Ecossois* ; puisque les em- P. 261. plois qui demandent cette connoissance, ne se

donnent qu'à ces derniers ; au lieu qu'elle n'est pas absolument nécessaire aux Grands-Maîtres, et aux Protecteurs Nationaux, qui laissent toujours le soin de présider dans les Loges, où ils se trouvent, et d'instruire les Aspirans, aux Maîtres et aux Surveillans de la Loge.

Nous sommes parvenus aux Architectes, dont l'article ne doit rien contenir qui ne soit clair et facile à comprendre. Otons donc de dessus les yeux du lecteur cet épais bandeau, dont la défiance des Freres couvre ceux de la plupart de ses Membres, à qui elle ne se fit pas entiérement. Personne n'est élevé au grade éminent d'Architecte, sans que l'on ait reconnu en lui des talens et des inclinations qui répondent parfaitement au but de l'Ordre. C'est par cette raison que tout le temps qu'on passe dans les classes d'Apprentifs, Ouvriers et Maîtres, est uniquement destiné à l'examen le plus sévere du cœur et de l'esprit ; rien n'égale l'adresse et les ruses qu'on emploie pour
P. 263. cela. Dès qu'un Aspirant a été jugé admissible dans la Loge des Ecossois, l'Examinateur le prépare par une longue exhortation, à apprendre et à recevoir le système de la Société, qu'on va lui exposer, sans plus employer ni figures ni emblêmes. Ensuite tous deux se mettent à genoux, et l'Examinateur fait d'un ton fort dévot, une priere, où il demande à Dieu le secours du Saint Esprit, et la docilité pour l'Aspirant, et la grace nécessaire, non seulement pour comprendre le sens du système,

mais encore pour le goûter et faire tous les efforts possibles pour le mettre en exécution. Après cela, il exige un serment de garder le silence sur ce qui va lui être révélé. Dès que le serment est fait, il lui explique le systême de l'Ordre. C'est ici que les Freres déploient toute l'étendue de leur politique. Protée ne prit jamais tant de formes, qu'ils en donnent à leurs dogmes, pour préparer et conduire insensiblement à ce qui fait leur grand but, c'est-à-dire, à la Liberté et à l'Égalité. Lorsqu'ils trouvent P. 264.
un Aspirant dont le goût et le tempérament s'accordent tout à fait avec leurs desseins, ils n'emploient pas autant de détours dans leurs discours, quoiqu'ils s'expliquent cependant toujours avec beaucoup de précaution, sur-tout au commencement. Deux Architectes remplacent l'Examinateur; ils se mettent à genoux avec l'Aspirant, et prennent Dieu à témoin, qu'ils suivent la lumiere de la nature, et s'appliquent à ce qui est bon et juste. Après cela on mene l'Aspirant à la porte de la Loge; on frappe; elle s'ouvre. Le Portier demande à l'Aspirant s'il a la vocation *à la Liberté*, *à l'Égalité*, *à l'Obéissance*, *au Courage* et *à la Fermeté.* On l'introduit et le Portier ferme. La P. 265.
figure du plancher ne représente plus rien du Temple de Salomon; elle consiste en cinq figures placées en croix, qui sont le Renard, le Pélican, la Colombe, le Singe et le Lion. Le Maître ordonne à tous ceux qui sont avec lui, de se mettre à genoux, et commence pour

la troisieme fois une priere, pour implorer le secours de Dieu, en faveur de la droiture, de la pureté et de l'équité de leurs intentions, aussi bien que pour la prospérité de l'Ordre. Il a été un temps où les Freres affectoient des inspirations divines, des extases et des en-
P. 266. thousiasmes : ce qu'ils en faisoient, n'étoit qu'un pur artifice pour gagner l'Aspirant, le remplir d'admiration, et l'attacher pour jamais à leurs idées et à leurs intérêts. A la fin de la priere, le Maître dit à l'Aspirant de prononcer encore une fois le serment. Le second Surveillant le fait passer successivement sur les cinq figures. Le Maître exige encore de lui un serment, et lui explique enfin les signes, les attouchemens et mots du guet qui distinguent les
P. 267. Architectes des autres Freres. Après l'Orateur commence son discours qui est un tissu de subtilités, soutenu d'un enthousiasme continuel. Voici un morceau d'une de ces harangues.

» La finesse, la dissimulation, le courage, » l'amour, la douceur, la ruse, l'imitation, » la fureur, la piété, la tranquillité, la malice, » la bouffonnerie, la cruauté, la bonté et l'a» mitié sont une même chose, se font dans » une même chose, et viennent d'une même » cause; elles séduisent, inspirent la joie et » causent de la tristesse, procurent de l'avan» tage et des jours séreins.... Bientôt! bien» tôt! bientôt! Par celui qui est, qui sera, » et qui a été. » Le reste du discours étoit dans le même goût; et quelque obscures que

ces choses paroissent, elles ne laissent pas d'être fort claires, par leur rapport aux cinq figures.

La finesse du Renard est celle sous la quelle l'Ordre cache son but. L'imitation du Singe désigne cette souplesse d'esprit avec la quelle les Freres s'accommodent aux divers talens et aux goûts des Aspirans. Le Lion marque la P. 268.
force et le courage de ceux qui composent la Société. Le Pélican est une emblême de la générosité et de la tendresse qui regne entre les Freres. La Colombe représente la paix et toutes les autres douceurs qui seront le fruit de l'exécution du grand projet.

On ne sauroit trop s'étonner de voir com- P. 269.
bien ils sont habiles dans ce que la politique a de plus difficile ; qui est l'art de persuader le faux, et de le donner pour le vrai. Car pour inspirer aux Aspirans le désir de la Liberté, et le dessein de secouer le joug, ils n'attaquent point de front ni ouvertement la Religion ni le Gouvernement. Les Freres commen- P. 270.
cent par montrer ce que la Liberté et l'Égalité la plus parfaite ont de juste, d'avantageux et d'agréable ; ils déploient sur cela toute leur éloquence. La nature de l'homme, le but du Créateur en le formant, les moyens qu'il lui fournit pour sa conservation, et le culte qu'il en exige, leur fournissent une foule de preuves. Ils peignent des plus noirs couleurs l'injustice de ceux qui ont banni la Liberté et l'Égalité. Ils déplorent la dégradation de la nature

humaine, qui languit sous le joug de la servitude. De là la grandeur de l'avantage que l'Ordre doit procurer au genre humain, en le rétablissant dans ses droits naturels, et dans ses anciennes prérogatives; ils élevent le projet jusqu'au Ciel. Leur habileté en cela surpasse celle des plus grands Orateurs; et comment ne réussiroient-ils pas à faire goûter avec tant d'art, une parfaite indépendance, et une égalité qui vous délivre de tout Supérieur?

P. 272. Nous allons ajouter quelques détails sur le plancher des Architectes dont nous avons déja parlé. A la droite du *Renard* est représentée une *Caisse de tambour*, à la droite du *Singe* un *Joug*, du *Lion* deux *Épées croisées*, du *Pélican* une *Balance*, de la *Colombe* la *Re-*
P. 273. *nommée.* Ces cinq animaux et ces cinq attributs servent de base à un bâtiment d'un très-grand goût. Sur chaque animal et chaque attribut s'eleve une colonne appuyée sur tous les deux. Ces cinq colonnes sont entourées de trois cordons en spirale; les chapiteaux sont fort simples. Sur ces colonnes s'eleve superbement le Temple de la *Vérité*, de la *Liberté* et de l'*Égalité.* A chacun de ses coins se voient quatre Statues de Femmes tenant une *Balance* et un *Cercle.* Les cinq attributs marquent les *Ordres* du *Maître*, l'*Obéissance* que les Freres lui rendent, l'*Usage des Forces*, l'*Égalité* ou la *Liberté*, qui en sont les *fruits*, et enfin la *Gloire* que les Freres s'acquerront, comme les
P. 274. libérateurs de tout le genre humain. Le Tem-

ple de la *Liberté* et de l'*Égalité* qui porte sur les colonnes, est posé sur la *Finesse*, le *Déguisement*, la *Force*, l'*Amour* et la *Paix*, et sur le *Commandement*, l'*Obéissance*, l'*Exécution*, la *Justice* et la *Renommée*. Les trois cordons qui entourent les colonnes, signifient la *Force*, la *Religion* et la *Nature*. Les quatre *Façades*, signifient les quatre *Points cardinaux*, c'est-à-dire, les quatre parties du monde où les Freres veulent répandre leur doctrine. Quant aux Femmes qui sont sur le toit, elles annoncent que tout l'univers, sans exception, sera instruit des dogmes de l'Ordre.

Quoiqu'il n'y ait rien de caché pour les Ecossois, il n'est cependant pas de regle qui oblige de leur faire connoître à l'instant de leur réception, l'objet de la Société en termes clairs. Le soir de leur réception on ne leur dit autre chose, si non que la *Liberté* et l'*Égalité* entre les Freres sont l'unique but de l'Ordre; que le Temple et les Emblêmes sont faits P. 278.
pour cacher le vrai dessein aux yeux des esprits foibles; après quoi on leur dit que cette *Liberté* et cette *Égalité* ne peuvent s'acquérir que par une fermeté d'ame singuliere. Enfin dans chacune des Assemblées Ecossoises, si le nouveau reçu donne des marques d'une parfaite docilité, on lui découvre le dessous des cartes; ou plutôt l'objet capital de la Société, qui est de réduire tous les hommes à une égalité réciproque, et de donner au genre humain la liberté naturelle. Enfin après quelques As-

semblées, ils disent ouvertement que l'expression de *rendre tous les hommes égaux entr'eux et le genre humain libre*, comprend indistinctement toutes les personnes de quelque qualité et condition qu'elles puissent être, sans en exclure les Princes mêmes, les Magistrats, les Grands et les Petits. Nous finirons par le raisonnement favori des Freres; le voici. Si la
P.279. *Raison*, la *Religion* et la *Nature* nous excitent à chercher la *Liberté générale* et l'*Égalité*, comme un bien qui appartient à tout le monde, nous devons faire tous nos efforts pour parve-
P.280. nir à ce but. L'Ordre espere et se flatte de trouver l'occasion de surprendre les Souverains; alors la *surprise* unie à la *force* sera comme la cheville ouvriere de tous les stratagemes imaginables.

L'Auteur de l'Ouvrage dont nous donnons le précis, proteste n'avoir jamais fait le serment exigé pour être reçu dans l'Ordre des Freres. Mais comme il ne s'attend pas à être cru aisément sur sa parole, il fait les observations suivantes. 1.° Quand on le prête, on ignore à quoi l'on s'engage. 2.° On est déja lié par le serment de fidélité et d'obéissance au Souverain, et on ne sauroit être tenu à un secret qui y donneroit atteinte. 3.° Toute la force du serment, vient de l'intervention de la Divinité; que penser dès-lors d'un serment qu'on fait prêter sur l'Evangile, à ceux qui font profession de le rejetter? (Il dit avoir vu recevoir à Amsterdam trois Juifs, a qui on fit

prêter le serment sur l'Evangile selon S. Jean; et il ajoute que par-tout et de quelque Religion que soient les Aspirans, le serment est le même). 4.° Bien loin de se rendre parjure en révélant les secrets des Freres, on est obligé de les publier par principe de Religion et de probité. 5.° Le serment des Freres est une vraie profanation du nom de Dieu, et par conséquent un acte détestable qui rend dignes de l'exécration publique tous ceux qui le prêtent. L'Auteur déclare qu'il a le bonheur d'être Chrétien. S'il avoit été Philosophe, il auroit tenu un tout autre langage. Grand sujet de réflexions pour les Souverains!

Observation.

Comme il est extrêmement essentiel de bien constater que l'Ouvrage dont je donne l'extrait, a été véritablement imprimé en 1747, et qu'il n'a pas été fabriqué après coup, dans les premiers ans de la grande Révolution dont nous sommes témoins, je me fais un devoir de donner quelques détails qui portent la chose jusqu'à la démonstration.

Dans l'été de 1792, je me trouvois à Pignérol. M. l'Abbé Pajotti, ancien Recteur du Collége des Jésuites me présenta le volume dont il s'agit, en me disant que le Prieur des Augustins le lui avoit prêté. J'en eus à peine lu quelques pages, que j'en sentis toute l'importance. Je continuai la lecture avec la plus grande

attention ; et je fus pleinement convaincu que l'Ouvrage renfermoit dans le plus grand détail, le grand projet formé par les Freres d'une Société devenue malheureusement trop célebre. Je reconnus clairement que tout ce que nous avions sous les yeux depuis trois ans, n'étoit autre chose que l'exécution de tout ce que les Freres avoient projetté depuis cinquante ans au moins. Comme tout ce que je lisois et relisois, me confirmoit de plus en plus dans la persuasion où j'étois, je jugeai qu'il étoit à propos de faire un extrait assez étendu de cet ouvrage, pour mettre dans tout leur jour, les rapports des anciens desseins des Freres, avec la Révolution. J'avois déja fait le précis d'une partie considérable, lorsque les ordres du Roi m'obligerent à sortir du Piémont avec cinq à six mille de mes confreres. Arrivé à Turin, j'obtins par une grace spéciale, la permission de me fixer dans cette Ville. Je communiquai mon Manuscrit à M. le C. Adami, respectable Magistrat, Premier Président de la Chambre des Comptes. Il en fut frappé ; il sentit vivement qu'il méritoit d'être pris en considération, et me dit que le Dimanche suivant, il devoit voir le Roi, et qu'il lui communiqueroit mon extrait. Par de justes motifs j'exigeai qu'il en fit faire une copie à son Secrétaire, attendu que mon écriture qui étoit connue à la Cour, pouvoit me faire courir quelque danger. Cependant de nouvelles réflexions intimiderent le C. Adami. Il craignit de se

compromettre. Le Prince avoit plusieurs qualités d'un grand Roi : mais il ne savoit pas garder le secret. Après y avoir bien pensé, M. le C. jugea qu'il ne devoit pas courir les risques. Cependant comme l'extrait lui paroissoit mériter une attention sérieuse, il le fit lire à M. le C. D'Hauteville, Ministre des Affaires étrangeres, et ensuite à M. le C. Peiretti, Premier Président du Sénat. Ces Messieurs, sans doute dans la crainte de s'exposer, ne jugerent pas à propos de faire aucune démarche auprès du Souverain.

Cependant je me donnai des mouvemens pour découvrir dans Turin l'ouvrage même, dont je n'avois qu'une analyse incomplette. La chose n'étoit pas aisée pour les raisons que je dirai. Enfin après bien des recherches je réussis à en trouver une copie, toute semblable à celle que j'avois vu à Pignérol, et enfin une troisieme. Elles sont toutes brochées de la même maniere, avec une couverture de carton assez grossiere, et qui annonce la vétusté. Cette sorte de signalement n'est pas indifférente. Je recommençai à nouveaux frais un extrait qui s'étendit à tout l'ouvrage. Je l'ai terminé le 15 août 1793, et c'est celui que je publie.

Tout m'annonçoit que l'ouvrage est réellement de la date qu'il indique : mais j'en voulois une démonstration ; et je suis venu à bout de me la procurer. Je voyois fréquemment M. l'Abbé Muratori, qui me combloit d'amitiés. Il étoit Directeur de l'Académie. Je ne sais si

je dois donner la préférence aux qualités de son esprit ou à celles de son cœur; il possede dans un degré éminent les unes et les autres.

Je trouvai dans sa Bibliotheque un Livre intitulé: *Trattato dei principj dimostrativi della Fede Cristiana, tradotto dal Francese, ec. dal Canonico Giuseppe Guerrieri, umiliato alla Santità di N. S. Papa Benedetto XIV. In Trento, 1749.*

L'Auteur, dans la Préface, parle à plusieurs reprises du Livre imprimé en 1747. Pag. 9, il cite une quinzaine de lignes, tirées mot pour mot de la page 47. Pag. 10, on trouve ce qui suit, traduit fidellement en François: C'est ainsi qu'on se proposoit de former peu à peu une nouvelle République Universelle, dont les bases fussent deux grandes colonnes, *Égalité* et *Liberté*, qu'on disoit fondées dans le droit naturel, et par conséquent inviolables et immobiles. L'édifice entier qu'on devoit élever, dans la Religion comme dans l'ordre politique, devoit répondre parfaitement à un si grand dessein. On trouve successivement dans la même Préface, neuf lignes tirées de la page 267; six lignes tirées des pages 68, 69; neuf lignes tirées des pages 73, 74; huit lignes tirées des pages 66, 76; dix lignes tirées des pages 98, 99, 100; dix-sept lignes tirées des pages 27, 28. L'Ouvrage d'ailleurs est indiqué sous son propre titre à la page 11 de cette Préface.

De toutes ces citations il résulte qu'autant qu'il est assuré que le Livre du Chanoine *Guer-*

rieri a paru en 1749, et a été dédié au Pape Benoit XIV., autant est-il certain que l'Ouvrage dont il y est parlé, avoit paru à l'époque de 1749; qu'ainsi dès ce temps là les Freres de cette fameuse Société, ou tout au moins ceux qui en étoient les Chefs, étoient tout occupés du grand dessein d'exécuter dans la Religion et dans l'État l'horrible Révolution dont nous sommes témoins depuis 1789 jusqu'à l'année présente 1794.

Les curieux pourront demander pourquoi est-ce que je ne donne pas le titre de l'Ouvrage en question. Qu'ils se contentent de croire que je puis avoir mes raisons pour ne pas le faire. Les copies en doivent être extrêmement rares. Je ne doute pas que les Freres ne les aient achetées au prix de l'or, pour les faire disparoître. Mais ne pourroit-on pas savoir au moins le nom de l'Auteur? L'Auteur s'est bien gardé de se faire connoître de son vivant. Il est à présumer qu'il a pris des mesures pour qu'il ne fût pas ignoré après sa mort. Dans un Livre, sorti, je pense, des presses de Rome, intitulé: *Qu'importe aux Prêtres*, il est dit que cet Ouvrage est de l'Abbé Pérau.

Si je n'accorde pas aux curieux tout ce qu'ils voudroient, je puis ajouter une circonstance en faveur de ceux qui désirent voir désigner le Livre, de maniere à ne pas s'y méprendre. On trouve à la tête une planche assez singuliere. On y voit le Temple de Salomon, bâti par les Freres, qu'on travaille à détruire avec

beaucoup d'activité. Un homme habillé, comme on l'étoit alors, avec une épée et une bourse à cheveux, tend les bras, dans l'attitude de quelqu'un qui est frappé du plus grand étonnement. Le personnage le plus remarquable est un Frere de l'Ordre en grand, avec un accoûtrement propre à le faire reconnoître. Il est au comble du désespoir. Il fait une grimace affreuse, ou si l'on veut, ridicule. Il arrache les cheveux de sa perruque. Cette piece assez bien gravée, pourroit figurer dans une riche collection d'estampes.

P. S. On diroit que l'Artiste a eu une connoissance prophétique de ce que nous avons sous les yeux, à l'avénement du Nouvel Empéreur des François. Le Talisman qu'il a apporté d'Egypte, et dont l'art magique l'a mis rapidement au comble de tous les genres de gloire, a coupé tout à la fois les deux têtes de l'hydre, qui menaçoient le Trône et l'Autel. Jamais Puissance Souveraine n'a été plus solidement établie. Jamais la Religion n'a réparé ses pertes avec plus d'éclat et plus d'avantage. Si les Freres ont encore une lueur de bon sens, ils seront guéris sans retour de la manie de comploter en faveur de leur Liberté et de leur Égalité fantastiques. On renonce à un dessein, quand on en voit l'exécution chimérique. Et que peuvent-ils encore espérer, que ne doivent-ils pas craindre, s'ils s'obstinent à faire des tentatives pour troubler l'ordre public?

CONSPIRATION

CONTRE

LES DEUX PUISSANCES

PAR

M. ROSSIGNOL DE VALLOUISE

CI-DEVANT JÉSUITE.



A TURIN,

Chez Ignace SOFFIETTI, Imprimeur et Libraire, près S. Dalmas.

M. DCCC. V.

CONSPIRATION

CONTRE

LES DEUX PUISSANCES.

Vers l'an 1750, trois hommes pénétrés d'une profonde haine pour le Christianisme, Voltaire, D'Alembert et le Roi de Prusse formerent une conjuration pour renverser la Religion. Ils s'associerent Diderot. Une tête emphatique, un enthousiasme, un désordre d'idées pareil à celui du cahos, une langue, une plume suivant tous les élans, toutes les secousses de son cerveau, le rendirent digne de cette Société. Jamais homme ne prononça plus affirmativement le oui et le non, le pour et le contre sur la même question. Je ne dirai rien des trois autres, ils sont assez connus. Voltaire fut le Chef du complot, Frédéric en devint le Protecteur, D'Alembert en fut l'Agent infatigable, et Diderot l'Enfant

perdu. Une foule d'adeptes y entrerent dans la suite. Je n'avancerai rien que les conjurés ne nous aient appris eux-mêmes; ce sont leurs archives qui fournissent les preuves. Leur correspondance d'abord secrete a été ensuite imprimée avec pompe.

La formule adoptée par Voltaire étoit celle-ci: *Écrasez l'infame*, il entendoit, Jesus-Christ et sa Religion. Il appelle à son secours pour cet objet, les D'Alembert, les Diderot, les Condorcet, les Helvétius, les Damilaville, &c. Dans une lettre à ce dernier, il finit ainsi: *Écrasez l'infame, écrasez l'infame, écrasez l'infame.* Pour agir plus sûrement, les conjurés se donnerent des noms de guerre. Voltaire leur recommandoit l'union et l'ardeur dans l'attaque, et leur disoit qu'il falloit agir *en conjurés et non en zélés.* Rien n'égale l'activité avec laquelle ils travaillerent à exécuter leur projet.

1. Leur premier moyen fut l'Encyclopédie. Elle fut reçue avec enthousiasme, et regardée comme un chef-d'œuvre. L'impiété ne s'y montroit pas d'abord ouvertement, mais à chaque instant elle y tendoit des pieges au lecteur, pour renverser tous les principes de la Religion et de la Morale. La ruse consistoit à la faire parler bien moins dans les articles où le lecteur pouvoit la craindre, que dans ceux où elle ne la soupçonnoit pas. Diderot et D'Alembert y présidoient, c'est tout dire. Du reste, Diderot a caractérisé cette compilation en ces termes: » Cette race détestable de travailleurs,

» qui ne sachant rien, mais se piquant de » tout savoir, se jetterent sur tout, gâterent » tout, et firent de ce prétendu dépôt des » sciences, un gouffre où des especes de chif- » fonniers jetterent pêle-mêle une infinité de » choses mal vues, mal digérées, bonnes, » mauvaises, incertaines, et toujours incohé- » rentes ». D'un autre côté, D'Alembert écrit à Voltaire : » Nous avons sans doute de mau- » vais articles de Théologie..... mais il y a » d'autres articles moins au jour, où tout est » réparé ; le temps fera distinguer ce que nous » avons pensé de ce que nous avons dit ». Voltaire écrivoit à D'Alembert : » Vous aurez » le loisir de farcir l'Encyclopédie de vérités » qu'on n'auroit pas osé dire, il y a vingt » ans ». Il écrivoit à Damilaville : » Je vou- » drois un bon livre de philosophie, qui écra- » sât pour jamais l'infame. Je mets toutes mes » espérances dans l'Encyclopédie ».

2. Le second moyen fut la destruction des Jésuites que le Roi de Prusse appelloit les Gardes du Corps du Pape. Ces Religieux au nombre de vingt et quelques mille, étoient spécialement dévoués à l'éducation de la jeunesse. Ils exerçoient le saint ministere ; et les conjurés les regardoient comme opposant une barriere formidable à leurs vues, par leur savoir et leur zele Plus de 50 Évêques leur rendirent à Paris un témoignage bien glorieux ; les Sophistes se déciderent de leur côté à commencer par eux la ruine de la Religion. Le Duc

de Choiseul et la Courtisane Pompadour étoient dans tous les secrets des conjurés; c'est Voltaire qui l'assure. Les Jansenistes furent lancés pour aboyer contre les Jésuites. D'Alembert fait dire à Astruc : Ce ne sont pas les Jansenistes qui tuent les Jésuites, c'est l'Encyclopédie. Il ajoute : » L'évacuation du Collége de » Louis le Grand, nous occupe beaucoup. Les » classes du Parlement croient servir la Reli- » gion, et elles servent la raison sans s'en dou- » ter. Je travaille actuellement à faire chas- » ser de Silésie la canaille jésuitique ». Comme le bruit se répandit, que les Jésuites alloient être rétablis, D'Alembert écrivit à Voltaire : » C'en est fait de la raison, si l'armée enne- » mie gagne cette bataille ». Voltaire écrivit à Pétersbourg pour que la Czarine fît chasser les Jésuites de la Chine. Frédéric écrivit à Voltaire : » On chasse les Gardes du Corps » du Pape, de France et de Portugal. Les » Philosophes sappent ouvertement les fonde- « mens du Trône Pontifical ». Il lui écrit ailleurs. » Voici un nouvel avantage que nous » venons de remporter en Espagne; les Jésuites sont chassés du Royaume ». Le Duc de Canalonga, oncle du Marquis de Barole, a dit à l'Avocat Richéri ces précises paroles qu'il a répétées à M. l'Abbé Rossignol: » Un Mi- » nistre d'Espagne m'a dit : si le Roi d'Espagne » savoit la dixieme partie des fripponneries que » nous avons faites pour la destruction des Jé- » suites, il en mourroit d'horreur ».

3. Moyen. La destruction des Corps Religieux. Le Roi de Prusse écrivit à Voltaire: » J'ai remarqué et d'autres comme moi, que » les endroits où il y a plus de Couvens de » Moines, sont ceux où le peuple est le plus » aveuglément attaché à la superstition. Il n'est » pas douteux que si l'on vient à détruire ces » asyles du fanatisme, le peuple ne devienne » indifférent sur les objets de sa vénération ». Il ajouta que par après on auroit bon compte des Évêques. Voltaire répondit: » Votre idée » d'attaquer par les Moines la superstition, est » d'un grand Capitaine. Les Moines une fois » abolis, l'erreur est exposée au mépris uni- » versel ». M. D'Argenson en avoit donné la premiere idée sous Louis XV. Il parut en France un premier Édit qui retardoit l'âge des vœux jusqu'à vingt et un ans. Un second Edit supprima tous les Monasteres qui n'avoient pas 20 Religieux dans les Villes, et 10 dans les Villages. Enfin vint Brienne, ce Prélat indigne, que D'Alembert donnoit à Voltaire, comme son digne confrere en Philosophie; il fomenta la discorde dans les Monasteres, favorisa les mécontens. Quinze cens Monasteres avoient disparu. Cette persécution sourde duroit depuis 40 ans, quand la hâche des Jacobins vint consommer en un jour l'œuvre de Brienne.

4 Moyen. Voltaire ne mettoit point de bornes à ses projets et à ses efforts. Il conçut l'idée d'une confrairie de Sophistes; il proposa au Roi de Prusse d'établir à Cleves une colonie

de Philosophes François: mais les colons ne purent se résoudre à quitter Paris. Il obtint d'un autre Prince la promesse d'une autre Ville pour sa colonie. D'Alembert suppléa à l'inexécution de ce projet.

5. Moyen. L'Académie Françoise. Cette Société avoit été jadis le siége de l'honneur, des orateurs, des poëtes et de tous les écrivains distingués. Les petites intrigues, vrai champ de bataille de D'Alembert, lui réussirent si bien, qu'à la fin de sa vie, le titre de Membre de l'Académie Françoise se confondoit à peu de chose près, avec celui d'incrédule. Ses lettres à Voltaire nous montrent une grande partie de ses manœuvres en ce genre. L'Académie Françoise transformée en club d'impiété servit mieux les conjurés que la colonie projettée par Voltaire.

6. Moyen. Les livres. Que depuis 40 ans, l'Europe se soit vue inondée d'une foule de productions impies, sous toutes sortes de formes, c'est un de ces faits trop évidens, pour qu'on ait besoin d'en fournir les preuves. Le concert de Voltaire, D'Alembert et Frédéric, pour les répandre, se manifeste sans cesse dans leur correspondance. D'Alembert se fait remarquer sur-tout en ce point. Il n'est pas aisé de se former une idée de l'activité des conjurés, pour répandre ces poisons funestes. Frais d'impression, ballots distribués gratuitement à des colporteurs, &c. &c. Rien ne les arrêtoit pour les faire circuler avec plus de succès et de rapidité.

Rôles des conjurés. Le rôle de Voltaire est celui d'un homme qui a tous les talens, et qui les consacre tous à faire la guerre contre le Christ. Pendant les derniers 25 ans de sa vie, il n'eut point d'autre objet. Il souffloit sans cesse sa haine de J. C. et de sa Religion, aux autres conjurés. Dans la guerre des enfers contre les cieux, Satan ne put pas mettre plus d'ardeur à soulever ses legions contre le Verbe. Jusqu'à sa derniere décrépitude, sa vie fut celle de cent démons tout occupés et toujouss occupés du serment d'écraser J. C. et ses autels.

Frédéric n'étoit pas un Chef moins actif. S'il fit moins que Voltaire, ce ne fut pas la haine, ce fut le talent seul qui lui manqua. Au plus fort de ses guerres, il savoit trouver de l'argent pour payer ses pensions à D'Alembert, du temps pour lui écrire, pour animer Voltaire.

Diderot ne fut que le fou glorieux des conjurés; il étoit Athée et s'en faisoit gloire, ainsi qu'il le dit au Lieutenant de police. Il prêchoit que l'homme n'est pas libre, que tout est sous l'empire de la fatalité; il écrivoit les impiétés les plus absurdes, les plus contradictoires. La Czarine voulut le voir; il fallut le renvoyer. Il continua à dire et à écrire toutes les absurdites possibles.

D'Alembert étoit d'un caractere bien différent. Diderot disoit tout ce qu'il avoit dans le moment dans l'ame; D'Alembert ne dit jamais que ce qu'il vouloit dire. S'il écrit sur Dieu, il se garde bien de nier son existence; il se

plie, se replie, s'entortille de maniere à vous laisser dans le doute. Sans donner dans l'obscénité, il fera de son éleve, un disciple d'Épicure. Son style pointilleux et ses épigrammes ont le talent d'ennuyer et servent d'une espece de contrepoison. Il s'attache avec succès à gagner les jeunes gens, à les placer dans les maisons publiques et particulieres. Un Condillac, un De Leire furent mis auprès de l'Infant de Parme. On voulut mettre un Sophiste auprès du Dauphin; le Duc d'Harcourt fit un meilleur choix. Les cotteries, les clubs étoient encore du ressort de D'Alembert.

Dans la vie de ces Chefs des conjurés, dans leurs écrits, leurs discours, leurs sociétés, tout tendoit au même but que leurs complots; tout respiroit la haine du Christianisme.

Celui qui craint de dire la vérité aux Princes, laissera les Puissances dans un fatal aveuglement; elles continueront à écouter l'impie, à le protéger, à laisser circuler l'impiété de la Cour dans les villes, des villes dans les campagnes; et le Ciel n'aura que de nouveaux fléaux à faire pleuvoir sur les Souverains et sur les peuples. Du reste Dieu seul s'est réservé de frapper l'apostat sur le trône; et rien au monde ne sauroit autoriser les peuples à la révolte. C'est pour leur propre bonheur qu'un Dieu souverainement sage l'a ainsi voulu. Les peuples qui se sont soulevés contre leur Prince, se sont jettés sous le joug des faux Philosophes, et n'ont pas tardé à voir que c'est un

joug de fer, qu'il dégoutte de sang; que toute leur liberté est celle des Temples renversés, des Prêtres immolés, des riches dépouillés, des peuples opprimés, des citoyens affaissés sous la crainte des réquisitions, des déportations, des vols et des massacres.

Dans la correspondance des conjurés, il est plus d'une lettre qui montre l'Empereur Joseph II. entré dans les mysteres de la conspiration autrichienne. Voltaire écrit à D'Alembert : » Grien assure que l'Empereur est des nôtres ». Il écrit à Frédéric : » Vous m'avez flatté que » l'Empereur étoit dans la voie de perdition : » voilà une bonne récolte pour la philosophie ». Frédéric avoit au moins répondu : que » Jo- » seph II. aimoit les ouvrages de Voltaire, » qu'il les lisoit autant qu'il pouvoit; qu'il » n'étoit rien moins que superstitieux ».

Sur la même liste des adeptes Protecteurs, Voltaire et D'Alembert mettent souvent la Czarine, Cathérine II. Elle avoit écrit à Voltaire : » Tous les miracles du monde n'efface- » ront pas la tache d'empêcher l'impression de » l'Encyclopédie ». Elle avoit invité d'Alembert à venir présider à l'éducation du Prince Héréditaire. Voltaire écrivit à D'Alembert : » Nous avons pour nous l'Impératrice Cathé- » rine, le Roi de Prusse, le Roi de Dane- » marck, la Reine de Suede et son Fils, » beaucoup de Princes de l'Empire ». Il écrivit au Roi de Prusse : » Votre sœur, le Roi » de Pologne, le Prince Gustave fils de la

» Reine de Suede, j'imagine que je sais ce » qu'ils pensent ». On voit en effet le Roi de Danemarck remercier Voltaire de lui avoir appris à penser; le Roi de Suede, d'avoir été si utile aux progrès de la raison et de la vraie philosophie; le Roi de Pologne, faire des vœux pour que tous les Rois lisent Voltaire, estimer malheureux les voyageurs qui ne l'ont pas connu. Il est glorieux pour le Roi d'Angleterre, que les Sophistes n'en parlent pas. Quant aux Rois du midi, les Sophistes se plaignoient de les voir si peu disposés à les seconder. En revanche la liste des adeptes Protecteurs s'accroît du nom de bien des Princes de l'Empire. Frédéric Landgrave de Hesse-Cassel remercie Voltaire des leçons d'impiété qu'il en a reçues. On y trouve ensuite Eugene de Virtemberg qui » se croit plus Philosophe que Socrate, quand » il est à Ferney ». Le Duc de Brunswich; l'Électeur Palatin sollicitant Voltaire de venir lui donner des leçons à Manheim; la Margrave de Bareith. Si nous voulions en croire Voltaire, dès l'année 1766, » il n'y avoit plus un Prince » Allemand qui ne fût Philosophe ».

A la Cour de Louis XV. les Sophistes furent d'abord spécialement protégés par le C. d'Argenson, la Courtisane Pampadour, le D. de Choiseul, et M. de Malesherbes, Directeur de la librairie. Louis XVI. eut le malheur d'être entouré des Sophistes pendant tout son regne. Il eut d'abord auprès de lui Turgot. A sa chûte les conjurés jetterent les yeux sur Necker pour

le remplacer. De tous les impies du siecle, celui-ci est tout à la fois le plus ambitieux et le plus hypocrite. Sa maison étoit depuis longtemps un des clubs des Sophistes. Il fut chassé et ne revint que pour livrer le trône et l'autel aux Philosophes. Louis XVI. eut encore auprès de lui ce Brienne; ce monstrueux Prélat ne parvint au ministere que pour montrer son incapacité. Sa mort fut aussi scandaleuse que sa vie.

Les hautes classes de la société se composoient également de Sophistes. On voit dans leur liste un Crillon, un Prince de Salm, un Duc d'Usez; on y trouve des Comtes, des Marquis, des Chevaliers, des Magistrats, des Avocats généraux, tels que Castillon, Servan, la Chalotais. On y trouve des Seigneurs Suédois, Russes, Espagnols, tels que le Duc d'Albe, de Villa Hermosa, le M. de Mora, le C. d'Aranda.

A la tête des Écrivains du siecle paroît Rousseau de Geneve, impie plus insidieux que Voltaire. Le C. de Buffon ne voulut pas avoir son nom parmi ces conjurés: mais il ne les servit que trop par la folie de ses systêmes. Viennent ensuite Freret, Helvétius, Marmontel, Condorcet, Barthelemi, Raynal, Noël, Syeyes, &c.

Vers les dernieres années de Voltaire et de D'Alembert, l'impiété faisoit des progrès rapides; elle passoit de Paris aux Provinces, des Grands aux bourgeois, des Maîtres aux valets.

Voltaire s'étoit fait le Chef des Sophistes de l'impiété; il fut encore avant de mourir le Chef des Sophistes de la rebellion. Il avoit dit à ses premiers adeptes : écrasons les autels; son école ne tarda pas de dire : renversons les trônes. Les aveux, les écrits des conjurés nous suffiront pour démontrer leur complot contre les Rois. Après avoir juré d'écraser le Dieu du Christianisme, les Sophistes jurerent d'écraser les Rois. Ils ne se contentent pas de l'avouer, on les voit s'en glorifier.

Condorcet en parlant des Sophistes s'exprime ainsi : » Ménageant le despotisme quand » ils combattoient le culte, et le culte quand » ils s'élevoient contre le Tyran; frappant ces » arbres funestes dans leurs racines, quand ils » sembloient se borner à en élaguer quelques » branches égarées . . . . Attaquant ces deux » fléaux dans leur principe ». Voltaire passa insensiblement de tous les principes de l'Égalité et de la Liberté antireligieuses, à tous ceux de l'Égalité et de la Liberté antimonarchiques. Dans le Mercure de France on lit que Voltaire n'a point vu tout ce qu'il a fait, mais qu'il a fait tout ce que nous voyons; que l'Auteur de la grande révolution qui étonne l'Europe, c'est sans contredit Voltaire. Les lettres de D'Alembert ne sont pas équivoques; elles disent assez clairement qu'il a fait au moins contre les Rois, comme contre le Christ, tout ce qu'il a pu faire sans s'exposer à être vu; il écrit à Voltaire qu'il a presque autant de haine

que lui pour les Despotes. Les Despotes contre les quels se récrient Voltaire et D'Alembert, ce sont les Rois sous les quels vivent en Europe ces mêmes Sophistes. Rousseau écrivit que la puissance législative ne peut appartenir qu'au Peuple; que le Peuple ne peut pas se soumettre à un autre Souverain; que la dignité de Roi n'est qu'une commission, que le Peuple peut retirer quand il lui plait.

Les Sophistes adopterent toutes les idées de Rousseau et formerent enfin cette ligue exaltée par Condorcet, dont tout l'objet étoit de frapper dans leurs racines mêmes, ces deux grands arbres de la Religion et de la Monarchie, pour y substituer l'arbre de leur Liberté et de leur Egalité. Depuis 1762 jusqu'à la révolution, le monde ne fut pas moins inondé de leurs diatribes contre les Souverains, qu'il ne le fut de leurs blasphêmes contre Dieu. Montesquieu, Helvétius, attaquerent la royauté. Rousseau avoit écrit que si l'autorité des Rois vient de Dieu, c'est comme les maladies. Raynal osa dire que les Rois sont des bêtes féroces qui dévorent les Nations. Cara vient crier aux Peuples: Vos Rois sont les premiers bourreaux de leurs sujets; la force et la stupidité sont la premiere origine de leur trône.

Diderot enchérit sur tous, par ce vœu frénétique: » Quand aurai-je donc le plaisir de voir le dernier des Rois, étranglé par les boyaux du dernier des Prêtres »? En 1765 Valpole écrivoit au Feld-Maréchal Convoy: la mort

prochaine du Dauphin remplit les Philosophes de la plus grande joie, parce qu'ils redoutoient ses efforts pour le rétablissement des Jésuites... Les Philosophes tendent les uns a la subversion de toute religion, les autres et en plus grand nombre, à la destruction du pouvoir monarchique.

Le Roi de Prusse ouvrit enfin les yeux et les dénonça au Public, comme des hommes tout à la fois souverainement méprisables et souverainement dangereux.

M. Seguier Avocat général les denonça au Parlement en ces termes : » D'une main ils » ont ébranlé le trône, et de l'autre ils ont » voulu renverser les autels. Ils ont déployé » l'étendard de la révolte. Le Gouvernement » doit trembler ». Le Clergé s'éleva avec force contr'eux Je me rappelle d'avoir lu un discours de 1765, où étoient ces paroles: la chûte de la Religion entraînera celle du trône; événement aussi prochain qu'il est certain.

Le P. de Beau regard fit retentir les voûtes de la Cathédrale de Paris de ces paroles si honteusement vérifiées par la Révolution : » Oui » c'est au Roi, au Roi et à la Religion que » les Philosophes en veulent; ils n'attendent » que l'instant favorable pour renverser le trône » et l'autel. Oui, vos temples, Seigneur, se» ront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, » votre nom blasphêmé, votre culte proscrit. » Mais qu'entends-je ? aux cantiques sacrés, » succèdent des chants lubriques et profanes.

» Et toi, divinité infame du paganisme, impudique Vénus, tu viens ici prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des Saints, et y recevoir l'encens coupable de tes nouveaux adorateurs ».

Il y avoit 28 ans au moins que le club infernal de l'hôtel d'Holbac infectoit l'univers de productions, toutes tendantes à renverser l'autel et le trône, quand on vit arriver la Révolution Françoise. Cependant ni Voltaire ni ses premiers complices ne devoient en voir l'exécution. Attiré à Paris pas ses disciples, il fut reçu avec l'éclat le plus outré. Enivré de l'encens des adeptes, il s'écria: vous voulez donc me faire mourir de gloire. Hélas! il étoit réservé à mourir de rage et de désespoir. On sait les détails de sa mort. D'Alembert étoit disposé à se convertir. Diderot avoit fait encore plus. La perfidie des Sophistes leur fut fatale. Le Roi de Prusse se repentit, mais ce fut un repentir stérile.

Ces Chefs de la conspiration n'étoient pas les seuls à tramer les mêmes complots. Dans les antres secrets de la franc-maçonnerie, il existoit des arriere-loges, dont les mysteres avoient pour objet de sapper le trône et l'autel. Ce sont elles qui ont mis en activité tous ces millions de bras que la Révolution Françoise a montrés si ardens à seconder les Sophistes de l'impiété et de la rebellion. Au moins depuis bien des années les projets étoient les

mêmes. La vérité et la justice nous font une loi rigoureuse de ne point charger d'imputations odieuses le grand nombre des Franc-maçons. Ils auroient eu la plus grande horreur du projet des Chefs, s'ils avoient pu le soupçonner. Les artifices qu'on a employé pour leur en imposer sont détaillés dans le livre de l'Abbé Perau, intitulé *les Franc-maçons écrasés*, imprimé en 1747, comme je m'en suis bien assuré. Ce fut en France que les mysteres maçonniques furent plutôt et plus généralement changés en une véritable conspiration. Il y resta cependant toujours jusqu'à ces derniers temps, un certain nombre de Freres maçons aux quels le grand secret de la rebellion ne fut jamais révélé. Il étoit réservé pour les arriere-loges.

Le 12 août 1792, Louis XVI. déclaré déchu du trône, fut emmené captif aux Tours du Temple. Le même jour éclata ce secret si cher aux Franc-maçons. Ils s'écrierent : enfin nous y voilà ; la France entiere n'est plus qu'une grande Loge, les François sont tous Franc-maçons. L'Abbé Barruel a été témoin de ces transports ; il a entendu les Franc-maçons jusqu'alors les plus réservés, les vénérables, les Maîtres des Loges dire : Oui enfin, voilà le grand objet de la Franc-maçonnerie rempli ; *Égalité*, *Liberté* ; tous les hommes sont égaux et freres ; tous les hommes sont libres : c'étoit toute l'essence de notre code, tout l'objet de nos vœux, tout notre grand secret.

Depuis plus de 40 ans au moins, la déclaration expresse et formelle de cette Égalité, de cette Liberté, étoit la premiere leçon donnée dans toutes les Loges du grand Orient de Paris. Ces mots d'Égalité et de Liberté, tous les Francs-maçons ne les entendoient pas de même. L'explication seule rendoit le secret innocent dans les uns, monstrueux dans les autres. Je ne repéterai point ici tout ce que l'Abbé Barruel a publié sur les Loges; il est parfaitement conforme quant au fond, avec ce qu'on lit dans les Francs-maçons écrasés de l'Abbé Pérau, ouvrage imprimé en 1747; j'ai en main la démonstration qu'il date de cette année. Du reste par la maniere dont je me suis exprimé, je n'ai pas prétendu justifier pleinement les Francs-maçons qui n'étoient pas initiés dans les grands mysteres. Tout ce qui se passoit dans les Loges, étoit bien propre à leur faire appercevoir, ou du moins à leur faire soupçonner l'objet secret de quelque secte cachée dans le fond de leurs arriere-loges. Les terribles sermens qu'on exigeoit d'eux, les menaces effrayantes qu'on leur faisoit, étoient plus que suffisans pour les mettre en défiance.

Dans les arriere-loges le grade de Kadosch consommoit tout à la fois dans les cœurs la haine des Autels et celle des Trônes. L'Abbé Barruel a appris de quelques adeptes qui y avoient été admis, qu'il n'est point de ressource dans les moyens physiques, dans les jeux des machines pour effrayer un homme, point de

spectres, point de terreurs qu'on n'employât pour éprouver la constance de l'Aspirant. Qu'on imagine un profond souterrein, un véritable abyme, d'où s'éleve une espece de tour fort étroite jusqu'au comble des Loges. C'est au fond de cet abyme qu'est conduit l'initié à travers des souterreins où tout respire la terreur. Là il est enfermé, lié et garrotté. Il se sent élevé par des machines qui font un bruit affreux; il monte quelquefois des heures entieres, puis retombe tout à coup, comme s'il n'étoit plus soutenu par ses liens. Souvent il faut encore remonter, redescendre, dans les mêmes angoisses, et se garder sur-tout de pousser quelques cris qui marquent la frayeur. Ceux qui ont subi ces épreuves nous disent qu'il est impossible d'en faire une exacte description; leur esprit se perd; il leur faut des breuvages; souvent on leur en donne qui raniment tantôt le sentiment de la terreur, tantôt celui de la fureur. La derniere épreuve transforme l'initié en assassin. On le place devant trois Mannequins représentant le Pape Clément V., le Roi Philippe le Bel, et le Grand Maître de Malthe. Il faut que le malheureux fanatique jure haine et mort à ces trois têtes proscrites, *en parlant à leurs successeurs à leur défaut*. On lui fait abattre ces trois têtes, ou véritables ou pleines de sang, et cela en criant, *Vengeance, vengeance*. L'initié prend ces têtes sanglantes, les porte dans la Loge, où sont réunis les adeptes, les présente à celui qui préside,

en criant, *Nekom*, je l'ai tué. Un des adeptes a déclaré qu'au moment où il prononçoit après ces épreuves le dernier serment, il avoit devant lui un Chevalier tenant un pistolet, et faisant signe de vouloir le tuer, si l'horreur de son crime le faisoit reculer. Enfin le voile se déchire, l'adepte apprend que la Liberté et l'Égalité dont on lui avoit donné le mot dès son entrée à la maçonnerie, consiste à ne reconnoître aucun Supérieur sur la terre, et que le grand devoir d'un Maçon est de chercher à détruire tous les Autels et tous les Trônes. Nous savons de divers adeptes, que la franc-maçonnerie étoit en France, au moins depuis 40 ans, telle que nous l'avons dépeinte.

On disoit à tous les Candidats que les mysteres de l'Ordre tiroient leur origine des Chevaliers du Temple. Il est incontestable que les Maçons se les donnent pour ancêtres. Dès-lors le serment de les venger ne montre plus qu'une association toujours menaçante et toujours conspirante contre les Chefs de la Religion et les Chefs des Empires. Du reste une pareille origine n'est rien mois qu'honorable pour les Maçons.

M. Du Puy, Bibliothécaire du Roi, nous a laissé des mémoires importans sur ce sujet. 1.° Il est faux que Philippe le Bel et Clément V. eussent concerté la destruction des Templiers. Clément V. ne peut croire d'abord aux preuves que le Roi lui offre; de là des plaintes réciproques et des contestations. 2.° le Roi

renonça solemnellement aux richesses des Templiers ; pas une seule de leurs terres ne fut annexée à son domaine. 3.° Le Roi n'avoit aucune offense à venger ; dans leur défense, dans tout le cours du procès on n'en voit aucun vestige. 4.° Deux cens aveux sont désignés, comme faits librement et sans le moindre usage des supplices. 5.° Le Pape déclare d'abord nulles les poursuites du Roi, et suspend les Évêques, Archevêques, Prélats et Inquisiteurs. Le Roi se plaint, et le Pape ne se rend qu'après avoir interrogé lui-même, et fait interroger en sa présence soixante-douze Chevaliers. Il entend de leur bouche les mêmes aveux, répétés et confirmés *librement et sans contrainte*. Il permet alors qu'on poursuive le procès ; ce ne fut au reste qu'après avoir épuisé tous les moyens de les trouver innocens. Le Grand Maître et les Supérieurs de diverses Provinces déposent et confessent tous les mêmes choses, les répetent encore ; plusieurs jours après, ils approuvent la rédaction de leurs aveux faite par les Notaires publics. 140 Chevaliers furent entendus à Paris ; tous firent encore les mêmes aveux. Sur la demande du Pape on fit une nouvelle information en Poitou, devant les Cardinaux et autres personnes nommées par lui-même. Le Grand Maître et les Chefs renouvellerent les aveux pour la troisieme fois en présence du Pape. Pendant plusieurs années, les informations continuerent à Paris, en Champagne, en Normandie, en Quercy, en Lan-

guedoc, en Provence. En France seulement, il en résulta plus de 200 aveux de la même nature. Ils ne varierent pas en Angleterre, au Synode de Londres, qui consacra deux mois aux mêmes informations, et dans le quel 78 Chevaliers confesserent les mêmes choses. Les aveux furent encore les mêmes en Irlande, où 54 Chevaliers s'avouerent également coupables. Enfin en Italie, dans les Conciles de Ravenne, de Bologne, de Pise, de Florence, toutes les informations donnerent encore le même résultat, quoique les Evêques se montrassent très-empressés à absoudre ceux des Chevaliers qui réussissoient à se justifier.

Le résultat de tant d'aveux étoit que lors de leur réception, les Chevaliers du Temple renonçoient Jesus-Christ, fouloient aux pieds sa croix, la couvroient de crachats; qu'ils substituoient au Christianisme l'adoration d'une tête monstrueuse; qu'ils promettoient de se livrer les uns aux autres pour les jouissances les plus opposées à la nature; qu'ils jettoient aux flammes les enfans d'un Templier; qu'ils s'engageoient par serment à suivre sans exception les ordres du Grand Maître; à n'épargner ni sacré ni profane, à tout regarder comme licite pour le bien de leur Ordre; et sur-tout à ne jamais violer les horribles secrets de leurs mysteres nocturnes, sous peine des plus terribles châtimens (Du Puy). En faisant ces aveux plusieurs ajouterent qu'ils avoient été contraints à ces horreurs par la violence, la prison et les

plus cruels tourmens. Les protestations tardives de Guy et de Molay ne sont qu'une preuve de l'obstination du désespoir. Un faux honneur a ses martyrs comme la vérité. Ce qui met le comble à la conviction, c'est que plus de 30 à 40 mille Chevaliers survécurent au Roi et au Pape; et pas un seul qui se retracte, ou qui laisse au moins une rétractation à rendre publique après sa mort. Tels sont les hommes dont tant de Francs-maçons se glorifient de descendre. Du reste, il s'en faut bien qu'une si honteuse origine soit dénuée de tout fondement. Les rapports des mysteres, des principes, des pratiques, des symboles de ces deux ordres, ont quelque chose de frappant. Leurs plus fameux adeptes, tels que Faucher, Mirabeau, La Lande, et sur-tout Condorcet, &c. rechercherent leurs peres dans les Templiers. Tout en effet, chez les Francs-maçons, trahit les enfans des Chevaliers proscrits. Les arriere-loges veulent encore descendre des anciens Manichéens. On trouve en effet une analogie très-remarquable entre les idées et les procédés de ces deux Sectes aussi détestables l'une que l'autre. On peut voir sur ces deux points, des détails très-curieux dans l'Abbé Barruel.

Observation.

Je chercherois vainement à cacher que je ne donne ici qu'un précis du grand Ouvrage de M. l'Abbé Barruel. Il est mon ami depuis 40

ans. Ce qui est à moi est à lui; ce qui est à lui est à moi. Tout est commun entre nous. Nous n'avons tous les deux qu'un même esprit, que le même but, qui est la gloire de Dieu et la défense de la Religion. A cette grande et noble vue, j'ajoute en sous ordre, un zele ardent pour le progrès des sciences et des arts, dont mon ami ne s'est guere occupé. Ses Mémoires dont je présente un simple apperçu, contiennent cinq gros volumes *in octavo*. Il a senti qu'il étoit à propos d'en donner un abrégé. Mais cet abrégé renferme encore deux volumes assez épais. J'ai jugé qu'un abrégé de l'abrégé, par la facilité de la circulation, pourroit passer entre les mains de tout le monde; et tout le monde a besoin d'instruction sur le sujet qu'il a traité.

Pour venir à l'appui de ce qu'il a dit, et donner, s'il se peut, un nouveau poids aux détails où il est entré, je me proposois de placer ici une piece très-intéressante, qui m'a été communiquée par un ami respectable. C'est le Pere Guion Jesuite Italien, qui s'est rendu recommandable par sa vertu, et par plusieurs livres ascétiques d'un mérite rare par la pureté du style, et bien plus encore par la sagesse et l'onction qui caractérisent les productions de sa plume. Ce Mémoire manuscrit étoit parfaitement conforme à celui que je publie. Il renfermoit en substance que les Illuminés regardent comme vertus tout ce qui tend au bien de leur Ordre, les vols, les assassinats,

les empoisonnemens, les parricides.... et comme vices tout ce qui s'oppose à leurs vues, comme l'honnêteté, la probité, la bienfaisance.... J'ai égaré ce précis précieux: mais en le cherchant, j'ai retrouvé un extrait que j'ai fait, il y a quelques années, d'un livre intitulé : *Qu'importe aux Prêtres*, an 1797. Je vais en rapporter quelques traits intéressans.

La destruction générale des Monarchies entre manifestement dans les principes et dans les plans sur les quels la République Françoise a été fondée. Le Public reconnut dès le commencement que le renversement des Trônes n'étoit pas le seul objet qu'on eût en vue, mais qu'on aspiroit de plus à la destruction totale de la Religion Chrétienne. La révolution n'a pas éclaté tout à coup sans avoir été concertée et préparée depuis long-temps. La convocation des États Généraux, les allarmes sur le *Déficit*, le ministere de Necker, les Émissaires envoyés dans les Provinces pour l'élection des Membres des États, le double suffrage accordé au Tiers-État, la réforme de la Maison du Roi, tout cela ne fut pas le fruit des manœuvres de 1789. Des écrits répandus avec profusion tendoient à ce grand but; l'ardeur avec la quelle on les faisoit circuler, en fait foi. On travailloit l'opinion de toutes les manieres; on déprimoit les grands hommes du siecle passé et des temps les plus reculés. Les Jansénistes concouroient, ou sans le savoir ou en le sachant, à tout disposer pour la grande catastrophe. On a réussi

à inspirer aux Souverains des ombrages contre Rome, et l'on a ensuite employé les maximes et les principes qu'on leur avoit inspiré, pour les renverser de leurs trônes. L'Inquisition contre la quelle on s'est tant déchaîné, a-t-elle à se reprocher des excès qu'on puisse comparer à ceux de la Philosophie? Le dessein de détruire la Religion et l'Empire, est le grand objet des Maçons. Le secret a été un de leurs moyens; il l'étoit pour la plupart des Freres. Le Duc d'Orleans étoit le Vénérabilissime de la Société. Les sermens, les menaces étoient employés. On a prétendu que les agrégés arrivoient jusqu'à 50 millions. Les Illuminés en étoient une branche. Mirabeau a dit que trente Princes en Europe étoient inscrits dans leurs listes. Les Chefs, dit-il, ont conçu le projet de détruire la Religion et le Trône. C'est le même esprit que celui des Maçons préconisés par Mirabeau. L'an 2240 de Mercier composé en 1768, entre dans le détail de toutes les particularités même les plus petites, arrivées trente ans après. Au chapitre troisieme il décrit exactement la forme des habits, le bonnet, la grande cravate, les pantalons, la coëffure, adoptés en effet par les révolutionnaires. Le Chapitre sixieme indique l'abolition des Ordres et celle des titres. Le septieme p. 36, la destruction de la Bastille à la lettre. On y trouve l'abolition des lettres de cachet, la liberté de la presse. L'apothéose de Voltaire et de Rousseau, est clairement prédite; la destruction des

Ordres religieux y est énoncée. Le monde, disoit Diderot, ne sera jamais en paix, tant que le dernier des Rois n'aura pas été étranglé avec les boyaux du dernier des Prêtres. Cette maxime renferme tout l'esprit du système du jour, et étoit généralement répandue dans toutes les assemblées du parti. Elle nous donnera la clef du passé, du présent et de l'avenir.

Le temps de l'exécution arrivé, on apperçut l'accord des Jansénistes et des Philosophes, le complot contre le Clergé, contre le culte extérieur et intérieur. Les plus fermes soutiens du parti, les Camus, les Treillard rédigerent la fameuse Constitution civile du Clergé, appellée à la tribune par Mirabaud, la Constitution Janséniste. Le Clergé intrus ne fut presque composé que de gens connus par leur attachement au parti. Les Évêques intrus furent consacrés dans l'Église de l'Oratoire de Paris. Le Supérieur accepta la Cure de Saint Sulpice. Les éleves des Jésuites refuserent le serment; ceux de l'Oratoire obéirent à la nouvelle loi; le tout dans toute la France. Les Jansénistes d'Italie se sont mal conduits. Les Universités des Electorats ecclésiastiques, et de Saltzbourg se sont très-mal montrées. » Les Jansénistes » crient à la calomnie au sujet du projet de » Bourg-fontaine : mais vrai ou faux *, les » événemens ont toujours été tels que le pro-

* *On lit dans la Bibliotheque des Écrivains de l'Ordre des Petits Carmes, une anecdote qui en prouve la réalité, au mot,* Joannes ab Incarnatione.

» jet devoit les amener; ce qui revient au » même dans les deux cas ». La Liberté et l'Egalité sont le vœu de tous les meneurs. Quant au culte, leur *Liberté* consiste à vouloir toutes les Religions; l'*Égalité* à n'en vouloir aucune. Pour ce qui est de la Religion, et sur-tout de la seule Religion véritable, tous les cabaleurs n'en veulent point. Vous n'en trouverez pas un qui voulût tolérer le Christianisme; les uns sont pour la modération et la ruse de Frédéric; et les autres pour les violences de Diderot qui sont passées de mode, » et » qui peuvent revenir ». Nous tournons au tour d'une roue bien mobile. On ne dit rien qu'on ne sût déja, si l'on donne aux mots de *Liberté* et d'*Égalité*, le seul sens raisonnable qu'ils puissent avoir. Quand je vois un Sansculotte qui vient porter le bonheur à des gens qui ont deux paires de chausses en bon état, je sais ce qu'il veut. D'où vient donc l'enthousiasme qu'excite son arrivée? La chose est aisée à expliquer. Il n'est point de si terrible revers, dont un grand nombre de personnes ne soit en état de profiter. Promenons nous un moment sur les ruines de Lisbonne ou de Messine. Combien d'architectes, de maçons, de forgerons, de charpentiers, nous pourrions mener danser sur ces tristes débris, et chanter les heureux effets du tremblement de terre! Et si ces hommes barbares et sans pudeur menaçoient du fer et du feu quiconque ne viendroit pas partager leurs orgies, nous verrions bien-

tôt sauter et danser avec eux comme autant de singes, ceux-là-mêmes qui seroient échappés tous nuds au danger, ou qu'on auroit retirés à moitié brisés du milieu des ruines. C'est ainsi qu'on expliqueroit la carmagnole des Médecins dans une épidémie, des usuriers dans une disette.... Donnons en peu de mots le résultat de la grande catastrophe dont nous avons été témoins. 1.° On a ouvert les yeux sur le prétendu bonheur au quel on s'attendoit. 2.° Une infinité de mauvais sujets, pestes de la Société, ont péri, ou se sont faits connoître. 3.° On a reconnu où conduit la perte de la Religion. 4.° Les factieux eux-mêmes voient qu'ils ne sont pas plus épargnés que les autres. 5.° La motion en faveur des Maçons n'a point passé; nous n'avons plus besoin d'eux, s'écrie-t-on. Ils ont été dupes, comme tant d'autres.

O! Religion sainte, c'est donc toi seule qui fais la sûreté et la consolation de l'homme dans cette vallée de larmes. C'est toi qui lui apprends que celui qui résiste à une Puissance décidément établie, résiste à Dieu lui-même. Le Suprême Législateur l'a ainsi réglé dans sa sagesse, et par un effet de sa bonté paternelle pour les hommes en société, que l'esprit d'insubordination conduit nécessairement au comble du malheur.

P. S. Un heureux hasard m'a fait recouvrer le Manuscrit que j'avois égaré, et que je tenois des mains du Pere Guion. Je m'empresse de le mettre à la suite de mon Mémoire qui

est déja sorti de la presse. Ces divers témoignages se donnent mutuellement une nouvelle force. Nous avons vu que le grand Frédéric, Roi de Prusse, avoit enfin ouvert les yeux: mais ce ne fut que vers la fin de sa carriere. Du reste il eut encore le temps de solliciter fortement le Duc de Baviere, pour qu'il poursuivît à toute outrance cette Secte détestable, que l'enfer avoit vomi pour le malheur des Souverains et de leurs sujets.

DÉCLARATION AUTHENTIQUE

Imprimée à Munich, l'an 1785.

Ayant été cité pour comparoître devant Monseigneur l'Évêque de Frisingue, je déclare avec la plus grande sincérité à sa Grandeur ainsi qu'à S. A. S. Monseigneur Le Duc de Baviere mon Souverain, tout ce qui se fait dans la Compagnie des *Illuminés*, contre la vie chrétienne, et la sainte Foi Catholique. J'assure donc ce qui suit, que je sais de science certaine, et dont j'ai été témoin oculaire et auriculaire, ayant été Membre de cette Compagnie pendant quelques années.

La Compagnie des Illuminés se cache sous le nom de Francs-Maçons; les Illuminés sont ceux qui donnent les loix aux Francs-Maçons. La qualité de F. M. est le premier degré et comme le noviciat pour arriver au grade d'Il-

luminé. Le Novice s'appelle *Minerval*, et ne devient jamais Illuminé, s'il ne montre pas des dispositions propres pour cela. Tous les Illuminés sont F. M : mais tous les F. M. ne sont pas Illuminés. Ils reçoivent dans l'Ordre des Jeunes gens de grande espérance ; des hommes qui aient des emplois publics, des Ecclésiastiques, des Médecins, des Professeurs, des Secretaires, des Archivistes, des Bibliothécaires, des Apothicaires, des Capitaines, des Maîtres de poste, de Cabaretiers, des Aubergistes, &c.

On parle aux Novices de la vertu, de l'amour du prochain, de l'amitié ; on leur fait de grandes promesses ; ils leur vantent beaucoup leur Compagnie. Ils tâchent de découvrir le foible de chacun, on leur fait beaucoup d'interrogations ; chacun doit écrire sa propre vie. On travaille à les faire tomber dans quelque faute, on les en avertit et les reprend, pour arriver à les bien connoître. Il les tiennent sous l'obéissance aveugle de leurs Supérieurs qui leur sont inconnus, qu'ils doivent du reste considérer comme des Divinités. Ils doivent continuellement correspondre avec eux par écrit ; mais ils doivent rendre les lettres qu'ils reçoivent, et on ne leur rend pas celles qu'ils écrivent. Dans ces lettres, ils doivent découvrir tout ce qui peut être utile à l'Ordre. Les lettres peuvent s'envoyer 1.° au Collége de la Province avec cette adresse, *Quibus licet*, ou au Provincial en mettant *Soli*, ou au Général de tout l'Ordre avec ce mot *Primo*.

Lui seul et les Supérieurs Majeurs savent le contenu de ces lettres. Le Novice connoît seulement ce peu de F. M. avec qui il traite.

Si le Novice monte au grade d'Illuminé, il commence à connoître quelque chose de substantiel de l'Ordre : mais tout va fort lentement, et avec une grande réserve ; et les Supérieurs principaux sont encore invisibles pour lui. Pour arriver à ce haut degré, il faut, disent-ils, qu'il soit dépouillé de tous les préjugés de la Religion ; quiconque a quelque Religion, n'est point admis aux grades supérieurs. Les ordres et la doctrine de ces Supérieurs Majeurs sont l'ame de l'Institut. Les Supérieurs Majeurs et Mineurs sont artificieux, imposteurs, systématiques, méchans, ou du moins trompés par d'autres. Pour éprouver leurs sujets, il leur proposent continuellement les maximes suivantes, comme des loix fondamentales.

Premiere Maxime. Si la Nature nous charge d'un poids trop grand, nous devons nous en délivrer, en nous tuant nous-mêmes. Ils nous disoient que l'Illuminé devoit plutôt se donner la mort, que de trahir l'Ordre ; de quoi n'est pas capable celui qu'on a disposé à ne pas craindre la mort ? Ils nous disoient que celui qui se tue, éprouve une joie céleste.

Seconde Maxime. La fin, l'avancement et l'utilité de l'Ordre doit être pour l'Illuminé toute chose. Dans ce sens l'Ordre est leur Dieu, leur Patrie, leur conscience ; tout ce qui est utile à l'Ordre est d'étroite obligation ; et ce qui lui est contraire est vice et trahison.

Troisieme Maxime. La fin sanctifie les moyens .... Selon cette maxime, on regarde comme louables les plus mauvaises actions, les crimes les plus énormes, par exemple, de diffamer les autres, de les empoisonner, de former une rebellion, de tuer quelqu'un, &c. si ces choses conduisent au bien et à la fin de l'Ordre.

Quatrieme Maxime. Celui qui nous trahit, ne pourra être défendu par aucun Prince ... Ainsi tous doivent être disposés à ôter la vie à ceux qui nous accuseront devant les Tribunaux; et ils ne doivent point craindre la peine à la quelle ils s'exposent. Celui qui découvriroit toutes ces choses seroit regardé comme un traître de l'Ordre; et on le menace du plus terrible châtiment, comme rebelle.

Cinquieme Maxime. Tous les Ecclésiastiques sont des imposteurs. La fin de cet Ordre ou Compagnie est de ruiner totalement la Religion, l'amour de la Patrie et des propres Souverains. Ils veulent avoir dans les Cours le pouvoir de faire les promotions, de donner les emplois, d'accorder les graces, de telle maniere que les Princes et les Souverains, soient comme leurs esclaves.

Je suis prêt à assurer par serment l'exacte vérité de cette déclaration.

A Munich le 3 avril 1785.

Loco ✠ Sigilli

JEAN SULPICE COSANDEY
Clerc et Professeur de l'Académie Ducale.

PROPHÉTIES
SUR
LA FRANCE
PROPOSÉES A L'EXAMEN
DES PERSONNES SENSÉES

PAR

M. ROSSIGNOL DE VALLOUISE
CI-DEVANT JÉSUITE.



A TURIN,
Chez IGNACE SOFFIETTI, Imprimeur et Libraire, près S. Dalmas.

M. DCCC. VI.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

PROPHÉTIES SUR LA FRANCE

PROPOSÉES À L' EXAMEN DES PERSONNES SENSÉES.

AVANT PROPOS.

Le 3 juillet 1805 j'entrerai dans mes quatre-vingt ans; on ne manquera pas de dire que je radotte, que je suis tombé dans l'enfance. Des parens indignes, pour s'emparer des biens de Sophocle, l'accuserent d'être devenu imbécille. Ce grand homme, pour les couvrir de confusion, se contenta de présenter à l'Aréopage une Tragédie qu'il venoit de composer. Je n'ai pas la présomption de me croire un Sophocle. Malgré cela, je pense pouvoir appeller d'un pareil jugement aux ouvrages que je publie tous les jours, dont un grand nombre sortent de ma plume au moment où je les livre à mes imprimeurs.

Quant à la sincérité de mon récit, il convient de m'expliquer un peu plus au long. Au commencement de la Révolution, l'As-

semblée Nationale exigeoit un serment que je jugeai contraire à ma conscience et à mon honneur. Les cabaleurs parvinrent à mettre en fureur le peuple d'Embrun et des environs, sur mon refus de prêter ce serment. J'ai passé un an entier dans des dangers de mort. J'ai essuyé des outrages sanglans. On finit par se porter aux dernieres violences. On parla de me précipiter dans un abyme, de me pendre à une Croix de Mission. Un furieux me lança sur la tête un coup de sabre qui fut arrêté par un gendarme. Je ne dis rien dont toute la ville d'Embrun n'ait été témoin, et dont elle ne puisse attester la vérité. Que l'on juge après cela, si l'on peut me soupçonner avec quelque fondement, d'avoir l'impudeur de présenter à mes lecteurs, un tissu de comptes faits à plaisir, de rêveries, d'impostures pour en imposer à la crédulité de ceux qui me croient de la probité. Je puis assurer avec confiance que depuis douze ans que je suis retiré à Turin, j'ai constamment joui de l'estime publique à cet égard. Ainsi je suis reçu à attendre qu'on me croie sur ma parole, au sujet des faits particuliers, des anecdotes personnelles dont je ne suis pas en état de fournir les preuves. On verra d'ailleurs par la réserve avec la quelle je parle en différens endroits, que je suis éloigné de donner pour certain ce qui n'est que probable, pour probable ce qui n'est que douteux, bien moins encore ce qui est faux pour ce qui est vrai.

Quant à ceux des Philosophes qui n'ont aucun droit de prendre place parmi les personnes à qui je m'adresse, et assurément le nombre n'en est pas petit, je leur donne une ample permission de se joindre à elles, et d'épuiser toutes les ressources de la chicane la plus vétilleuse pour me trouver en défaut dans les détails où je vais entrer.

I. Prophetie. Je commence par une piece que j'ai insérée dans le troisieme Recueil de mes Mêlanges, et dont je conserve l'original; la voici. Aujourd'hui 14 juillet 1798, j'ai été rendre mes devoirs à Monseigneur Paget Evêque de Geneve. Il m'a lu une lettre qu'il a reçu depuis quelques jours, qui contient ce qui suit :

Il y a environ vingt-cinq ans que mourut un saint Curé entre Geneve et Tonon, sur les bords du lac. Il recommandoit à ses paroissiens de bien instruire leurs enfans, de leur apprendre la Doctrine Chrétienne. „ Il „ viendra un temps, ajoutoit-il, que les Prê- „ tres ne pourront pas le faire. La Religion „ sera persécutée. La persécution se ralen- „ tira ensuite: mais elle deviendra après plus „ violente qu'auparavant. Nos montagnes crou- „ leront. Enfin la Religion triomphera l'an „ 1800 „. On lui demanda ce que c'étoient que ces montagnes qui crouleroient, il répondit : ce sont nos clochers (qui ont été en effet renversés, ainsi que me l'a observé Monseigneur Paget).

Celui qui lui écrit, dit avoir su la chose de quelqu'un qui l'avoit entendue du saint Curé même, et qu'il assure être digne de foi. Monseigneur en me parlant, a rendu le même témoignage à l'auteur de la lettre.

Rossignol à Turin.

Il est superflu d'examiner ici le degré de confiance que je puis mériter dans le récit que je fais. Monseigneur Paget Prélat très-respectable par son caractere, par ses vertus, et par ses lumieres, est plein de vie; il est en état de rendre témoignage à la vérité. On peut s'adresser aussi à ses ci-devant Grands Vicaires, et nommément a M. Bijex, auteur de plusieurs excellens ouvrages, qui donneront tous les éclaircissemens et toutes les assurances que l'ont peut désirer. Une pareille recherche ne sera guere du goût des Philosophes; ils ne savent ce que c'est que d'en faire, de rien examiner. Ils ne manqueront pas d'avoir quelques confreres dans la Capitale du Monde Chrétien. Je serai bien étonné, s'il s'en est trouvé un seul qui se soit mis en devoir d'éclaircir les preuves du fameux miracle d'Albano, arrivé le 3 mai 1804. Le digne ecclésiastique dont il est parlé dans la relation, est Monseigneur Menocchio, Confesseur du Pape. Il est actuellement à Paris. N'ayez pas peur que quelque Philosophe se hasarde à conférer avec lui sur ce grand évé-

nement, dont je publie en ce moment une relation traduite de l'Italien. Revenons, les Philosophes se garderont bien de donner du corps à la Prophétie dont il s'agit. Un homme condamné à la potence, n'aime pas à entendre parler de corde. Je m'explique. La bataille à jamais mémorable de Marengo fut donnée au mois de juin 1800. Elle étoit décidément gagnée par les Allemands, lorsque le Premier Consul paroît à la tête d'une légion, brave les boulets, les balles, les baïonnettes, arrache la victoire des mains de l'ennemi qui s'en tenoit assuré, et lui impose la dure condition de la reddition de douze places fortes. Cette étrange et incroyable catastrophe rappelle le triomphe de Constantin sur le Tyran Maxence. Immédiatement après la fin de la bataille, le Premier Consul dépêche un courrier à Verceil au Cardinal Martiniana, pour le presser de se rendre à Rome, et traiter en son nom avec le Souverain Pontife. Il avoit déja dissipé cette assemblée monstrueuse qui avoit juré la ruine de l'Etat et de l'Autel; il acheva d'intéresser le Ciel par la profession éclatante qu'il fit à Milan que la Religion de Jesus-Christ étoit la sienne. Il se rend à Paris avec la célérité du grand Héros de la seconde Dynastie. Après avoir pressenti dans sa sagesse les dispositions de la Nation, il déploie sa nouvelle Puissance, il fait ouvrir les églises, rétablit avec éclat le Culte Catholique, et la Religion triomphe

en 1800, ainsi que l'avoit prédit trente ans auparavant un homme favorisé et éclairé du Ciel.

II. Prophetie de George Varens Archevêque de Dublin en 1558, et vérifiée le 20 mai 1792 à la Bibliotheque du Roi. Elle est conçue en ces termes.

Il y aura une grande fraternité, qui s'élévera avec un grand empire. Elle aura une multitude de sectateurs qu'elle séduira, qui s'efforceront d'abolir la vérité, et en viendront presque à bout.

Ces sortes de gens prendront toutes les formes. Avec les Païens, ils seront Païens; avec les Athées, ils seront Athées; avec les Juifs, ils seront Juifs; avec les Réformateurs, ils seront Réformateurs; exprès pour connoître les dispositions de tous ceux avec qui ils traitent, et par là les engager à devenir semblables à l'insensé, qui dit dans son cœur: il n'y a point de Dieu dans le Ciel; ainsi il ne doit point y avoir de Rois sur la terre. Ils s'y prendront de toutes les manieres pour anéantir l'autorité des Princes, sous le faux prétexte d'établir le regne de la Liberté, et de procurer le bonheur des peuples; bonheur que les peuples ne pourront goûter, parce qu'ils auront abandonné la Loi de Dieu, méprisé le vrai Culte, chassé les Prêtres fidelles; Liberté que les peuples perdront sans s'en appercevoir, pour s'être livrés à une Société qui ne peut s'élever que sur la ruine entiere

de ceux dont elle devroit porter les intérêts ; et pour avoir donné aveuglément les mains à l'abaissement de leur Souverain, fait pour être leur seul soutien sur la terre ; comme Dieu leur seul consolateur dans le Ciel.

Néanmoins à la fin ; Dieu se justifiant aux yeux des hommes, retranchera précipitamment cette Société, par les mains même de ceux qui l'ont le plus soutenue ; et se sont servi d'elle. De sorte qu'ils deviendront odieux à toutes les Nations. Ils seront de pire condition que les Juifs ; et un sauvage même jouira de plus de considération que cette Fraternité.

Annales d'Irlande par George Varens, pag. 198.

OBSERVATIONS. J'ai promis d'être sincere ; et quand je ne l'aurois pas promis, me préserve le Ciel, de cesser jamais de l'être. Quel avantage pourroit-il d'ailleurs me revenir de donner à cette piece, un mérite qu'elle n'a pas ? J'avoue donc ingénuement que je l'ai trouvée dans mes papiers, où elle étoit depuis long-temps, sans que je puisse me rappeller de qui je la tiens, si la source en est bien pure et bien sûre. Seroit-il possible que dans Paris, il ne se trouvât pas un grand nombre de personnes empressées à vérifier ce qui en est. La recherche d'ailleurs est si aisée, qu'on ne sauroit prétexter aucune excuse. Si la Prophétie est controuvée, faite à plaisir, les Freres ont le plus grand intérêt à en dé-

montrer la fausseté. Il doit leur en coûter si peu ; ils n'ont qu'à recourir à la page 198 du volume cité.

Si la Prophétie est réelle, j'en tire des conséquences bien accablantes pour eux. On ne sauroit fermer les yeux au point de ne pas voir que la premiere partie de la prédiction, s'est accomplie avec la plus grande précision, non seulement quant à la substance, mais dans les plus menus détails. Pour ce qui est de la seconde, c'est-à-dire, de la chûte désastreuse de cette fameuse fraternité, nous la voyons se réaliser précipitamment chaque jour. Les freres auteurs de tant de crimes et de malheurs, sont déja en horreur, non seulement à ceux qui ont un fond de Religion, mais généralement à tous ceux qui ont même au plus petit degré l'esprit de société. Ils ont voulu renverser le Trône ; ils n'ont réussi qu'à en précipiter celui qui y étoit assis. Combien ils sont éloignés de leur but ! Avec quel dépit, avec quelle rage, ils sont forcés de voir que le Pouvoir Souverain n'a jamais reposé sur des fondemens plus inébranlables. Ils ont prétendu détruire la Religion établie par le Fils de Dieu, disons mieux, tous les genres de cultes ; et la vraie Religion a triomphé avec éclat de leurs vains efforts. Par ce qui est déja, nous pouvons juger de ce qui sera. Cette secte sera l'objet du mépris et de la haine des siecles à venir.

III. Prophetie. *Liber mirabilis* de Saint

Césaire, déposé à la Bibliotheque Nationale, et dont l'édition est des premiers temps de l'Imprimerie. On y trouve ce qui suit, à la premiere page et à celles qui suivent.

1. *Antequam perveniat Mundus ad finem sæculi XVIII. totus mundus despoliatione nobilissimorum dolebitur.*

2. *Tunc malitia hominum contra Universalem Ecclesiam se convertet, Tunc ecclesiæ maculabuntur et fœdabuntur. Sanctæ Ecclesiæ altaria destruentur. Ecclesia omnibus temporalibus spoliabitur; nec erit tam magnus in Ecclesiâ, cui remaneat quod sufficiat, si vitam servaverit.*

3. *Mulieres Sanctæ, Sanctis derelictis monasteriis, fugient hinc et inde . . . .*

4. *Pastores ecclesiarum expulsi et ejecti a suis Dignitatibus et Prælaturis percutientur crudeliter; et Pastores expulsi fugient, et vix invenient refugium . . . .*

5. *Tunc repleti dolo, superbiâ et furore contra Dominos suos proprios, se rebellabunt; et ferè omnes nobiles quot quot sunt, ejicientur a suis Dignitatibus et Dominationibus, et crudeliter occidentur.*

6. *Et erit occisio Regum, Ducum et Baronum.*

7. *Tunc Princeps in magnâ civitate, a suis subjectis et a suis inimicis captivabitur eventu lamentabili, et affligetur dolore propter suos. Tunc in Regno apparebunt proditiones, conspirationes et fœderationes, No-*

bili coronâ Lilium spoliabitur et privabitur.

8. *Gubernator totius Ecclesiæ locum suum mutabit, et silebit propter timorem iræ pessimæ. Omnis Religionis de facto non erit defensor per viginti quinque menses et ampliùs. . . . . Deinde tota Gallia a prædonibus et latronibus prædabitur et spoliabitur. Tunc nullus fidem servabit proximo suo: sed potiùs alter alterum decipiet. Reipublicæ bonum et commodum silebunt nec erunt . . . .*

9. *Corona totius Regni Francorum, et omnis Ecclesia, lamentabiliter persecutionem patientur. Multi dicent: Pax, Pax; et non erit pax.*

11. *Gubernatores Regni Franciæ erunt ita excitati, ut nesciant invenire in se defensorem. Manus iræ Domini erit in furore contra ipsos.*

15. *Terra mirabiliter timore movebitur in multis locis; erit fames crudelissima per Regnum universum. Peribit etiam scientia et disciplina. Rex humiliabitur usque ad confusionem; et dabitur corona alteri cui non est . . . . Juvenis . . . . destruet filios Bruti in Insulâ. Ita non erit ulteriùs memoria eorum; et sic perpetuò remanebunt.*

16. *Tunc Divinus Papa renovabit Ecclesiam in melius in Universum Mundum per suam Sanctitatem, et reducet viros ecclesiasticos ad pristinum modum vivendi; et erit una lex, una vita, una fides.*

17. *Status Regni Divino Indicto muta-*

bitur. Erunt omnes Galli invicem se amantes per multos annos; et sæculo in melius reformato erit finis dolorum.

OBSERVATIONS. 1. J'ai été arrêté par quelques expressions, que j'ai supplées par des points. J'avois quelque peine à en faire une juste application; ce qui ne doit nullement étonner. Saint Césaire vivoit vers les commencemens de la premiere Dynastie. Son manuscrit a dû parvenir à l'invention de l'Imprimerie, par une longue suite de siecles, parmi les quels se trouvent ce qu'on appelle, siecles d'ignorance. Ainsi il ne seroit nullement surprenant que quelques paroles eussent pu être altérées; de maniere cependant que le sens des choses n'est nullement interrompu ou décousu.

2. Il est fait mention du recouvrement de la *Couronne du Lis*. Sur quoi il est essentiel de remarquer que les fleurs de lis ne sont pas la devise distinctive des Bourbons ou des Capétiens, pas même des Carlovingiens, que dès l'origine de la Monarchie, elles formerent les armes des Clodovéens. J'attache la plus grande importante à cette observation. Les lis comme nous avons vu, ont été ignominieusement flétris; et il n'est point improbable que cet homme surprenant qui donne une nouvelle vie à tout, rendra aux lis leur premiere fraîcheur et leur premier éclat.

3. Ces paroles: *destruet filios Bruti*, m'ont

frappé, et m'ont rappellé ces têtes extravagantes coëffées à la *Brutus*, ces barbes de capucin, ces cols en goître, bons pour cacher la maladie honteuse des écrouelles; et cela au milieu d'une Nation, qui de temps immémorial a été le modele du bon goût, de la propreté, de la politesse, de l'urbanité, de l'élégance. Je me repose sur mes lecteurs de faire un plus ample commentaire de cet endroit de la Prophétie.

4. Je n'ai pas jugé à propos de faire mention des menaces terribles qu'elle contient, qui avertissent nos François de rentrer complétement dans le devoir, par l'esprit de subordination à ceux qui leur représentent la personne de Dieu qui est garant de leur autorité, et par leur respect pour la Religion de leurs peres, dont le mépris et l'abandon ont attiré sur eux ce déluge de maux qu'ils viennent d'éprouver. Il faut qu'ils travaillent sérieusement à ramener ces beaux temps, où le Pere Porée disoit d'eux avec tant de grace et de vérité. *Graves ubi decet, leves ubi licet.*

IV. Prophétie. Saint Vincent de Paul a été un des grands hommes du dix-septieme siecle, de l'aveu même des Philosophes qui ont consenti à le placer parmi les héros de la France, dans l'espérance de le travestir en Philosophe; quelqu'un d'eux en a fait la tentative. Louis XV. avoit ordonné qu'on lui dressât une statue. Le modele étoit achevé; c'étoit un chef-d'œuvre. Les satellites de la Philosophie,

contre leur intention je pense, l'ont mutilé et en ont abattu la tête et les bras. Pour donner une idée des talens et de la vertu de cet homme héroïque, il suffit de dire qu'il parvint à rassembler douze cent-mille louis d'aumônes pour secourir des villes, des provinces entieres. La Reine Anne d'Autriche l'avoit admis à son Conseil. Il mourut vers l'an 1660. Il étoit notoire dans toute la France, qu'il laissa alors dans la Maison d'Argenson, un paquet cacheté, qu'il recommanda de n'ouvrir qu'après cent ans révolus. C'est l'histoire de ce paquet je me propose de faire connoître. J'en trouve les détails dans une lettre de M. Siccardi Lazariste à M. Bonada de la même Congrégation. Elle est datée de Paris, du 3 août 1792. J'ai vécu avec eux quatre ans après, pendant trois semaines, dans leur maison de Turin. Ce qui fait particuliérement à mon sujet, je puis assurer que M. Siccardi avec qui j'ai été intimement lié, mérite la plus grande confiance par ses vertus, ses qualités personnelles, par la haute considération dont il jouissoit dans son corps, où il a occupé les premieres places. J'ai en ce moment sa lettre sous les yeux, et je vais le faire parler lui-même.

Mon très-cher Bonada, je vous fais part avec le plus grand plaisir de la notice qui m'a été communiquée de la Prédiction de Saint Vincent. J'ajouterai à la fin quelques anecdotes particulieres que je savois déja, et

ce qui m'a été dit ces derniers jours ; par des personnes dignes de foi, et d'un âge avancé. Tout concourt à rendre la prédiction plus authentique, et en même temps très-intéressante, parce qu'elle regarde l'état actuel de la France. La voici telle qu'elle m'a été rendue, et qu'elle est devenue publique dans Paris, même par la voie de l'impression.

Un homme de mérite et digne de foi, nous a fait part d'une conversation qu'il a eu le 26 fevrier dernier avec la Supérieure de la Visitation de Langres, sur les événemens du temps. Elle lui a raconté qu'étant Novice en 1759, elle gémissoit sur la persécution que les Jansénistes et le Parlement faisoient éprouver aux bons prêtres. M. l'Abbé Bressond leur directeur, un saint homme, leur dit alors en pleine Communauté : mes enfans, vous ne voyez rien aujourd'hui. Je n'en serai pas témoin, mais plusieurs de vous vivront encore ; en 1789, 1790, 1791, le Jansénisme et la Philosophie causeront un bouleversement effrayant. La France sera sur le point d'une ruine totale ; le Trône presque renversé ; la Religion éprouvera la plus cruelle persécution, et se verra à la veille d'être presque anéantie. Il y aura des martyrs et du sang répandu : mais grace à la Providence, le calme commencera à renaître en 179... et en 179... les troubles cesseront. La Couronne en sera plus affermie que jamais ; et la Religion sera rétablie dans toute sa splendeur.

Les Religieuses demanderent au saint homme, s'il étoit prophete. Il répondit que Dieu ne lui avoit pas fait cette grace : mais qu'elles pouvoient ajouter une foi entiere à ce qu'il leur disoit, parce que Saint Vincent de Paul l'avoit prédit avec toutes les circonstances qu'il leur rapportoit. Le saint Prêtre mourut en 1760. Les Religieuses qui l'avoient entendu parler ainsi, n'y pensoient plus elles-mêmes au bout de 28 ans, lorsque à la fin de 1788, les troubles naissans rappellerent à la Supérieure le souvenir de ce que leur avoit dit M. Bressond trente ans auparavant. Deux Religieuses qui étoient novices à cette époque, et une Sœur Converse rendent le même témoignage. Dès le mois de décembre 1788, elles l'ont communiqué à l'un des Grands Vicaires de l'Evêque de Langres. Toutes ces Religieuses sont dans la plus grande sécurité; et leur confiance à la Providence et à la Prophétie de Saint Vincent de Paul, est plus forte que jamais.

Le paquet qui contenoit cette prédiction, doit avoir été envoyé par Saint Vincent à la Maison d'Argenson, qui en fut faite dépositaire, pour n'être ouvert et présenté au Roi qu'en 1760. Ce fut M. le Marquis d'Argenson, qui se rendit à Versailles pour remettre à Sa Majesté le paquet confié à cette illustre Maison, et dont rien n'avoit transpiré jusqu'alors. Le vrai Curé de Rambervillier écrivit à Madame *** pour savoir si le fait étoit vrai; elle répondit qu'oui.

A l'appui de ce que je viens de rapporter, j'ajouterai quelques notices particulieres. Il y a trente ans que je faisois mes études de Théologie à Turin. On parloit alors beaucoup parmi nous de l'écrit de Saint Vincent, laissé bien cacheté en dépôt dans les mains d'un des Seigneurs de la Famille d'Argenson Paulmy, qui ne devoit être ouvert et lu que cent ans après la mort du Saint, c'est-à-dire, vers l'an 1760, ou plutôt l'an 1759. On attendoit cette époque avec le plus grand empressement.

Ma curiosité, peut-être plus ardente, ou du moins plus active que celle des autres, m'engagea à en écrire à M. Testeri, que j'ai remplacé en qualité d'Assistant Général de notre Congrégation. Il me répondit que l'écrit avoit été lu en présence du Roi Louis XV. qu'on n'avoit pu savoir ce qu'il contenoit. Tout se réduisoit à des expressions vagues. *Testament de quelqu'un de la Famille d'Argenson. Prieres à la Sainte Vierge, et autres choses semblables.* (Rien ne prouve mieux l'embarras où l'on se trouva, pour dissimuler d'une maniere plausible, le vrai contenu du paquet). De telles réponses ministérielles confirmerent l'idée où l'on étoit alors que l'écrit contenoit quelque secret qui regardoit la France, et qu'on jugeoit prudemment ne devoir pas divulger alors.

Depuis que je suis à Paris, et particuliérement ces deux dernieres années, on m'a parlé

d'une prédiction de S. Vincent sur les affaires de la France, toujours relative à l'écrit en question. J'ai été sollicité plusieurs fois, d'écrire à Rome sur ce sujet. Finalement cette semaine on m'a communiqué la prédiction. Pour avoir de nouveaux éclaircissemens, j'ai interrogé deux de nos Prêtres, fort avancés en âge. M. Permisde mon collegue dans l'emploi, m'a répondu que le paquet fut vraiment ouvert et lu l'an 1759 à Versailles. Louis XV. M. De Saint Florentin son Ministre, le Marquis de Paulmy d'Argenson, et la Marquise de Pompadour se trouverent présens à l'ouverture. M. De S. Florentin interrogé par nos Messieurs, fit une réponse insignifiante, comme j'ai dit plus haut. J'ai encore interrogé M. Collier de notre Congrégation, il me répondit que se trouvant l'an 1760, dans l'Isle de Bourbon, il reçut une lettre de l'ancien Procureur Général, où il lui parloit des troubles excités en France contre les Ecclésiastiques, par les Jansénistes et les Parlemens. Il ajoutoit: mais tout cela n'est rien, en comparaison des maux qui affligeront d'ici à quelque temps, l'Eglise et l'Etat en France, selon la prédiction de S. Vincent. Hier au soir ces notices m'ont été confirmées par Messieurs Pertuisset et Collier. En un mot rien de plus certain en fait de tradition, dans nos deux Congrégations, que la réalité et la lecture de cet écrit de notre Saint Fondateur. L'opinion constante a été qu'il con-

tenoit quelque pronostic singulier sur les affaires de la France.

La prédiction du Saint, telle qu'on a pu la connoître, est déja vérifiée à moitié. Les maux que l'Eglise et l'Etat souffrent depuis trois ans sont effrayans; et il ne seroit pas aisé d'en donner une juste idée. C'est ce qu'a annoncé d'une maniere expresse et formelle M. Bressond en s'appuyant sur la prophétie de S. Vincent. Si la seconde partie se vérifie de même; c'est-à-dire, si le calme succede à la tempête qui menace de submerger l'Eglise de France, si l'ordre et la paix sont rétablis dans l'Etat, la prophétie aura eu son entier accomplissement. Dieu aura parlé par la bouche de son serviteur. C'est ce que la suite des événemens nous apprendra.

Observations. Le Pere Siccardi écrivoit sa lettre en 1792. Il ne voyoit alors que la moindre partie de nos malheurs. Les horreurs de la Tyrannie de Robespierre, lui étoient encore cachées, de même que celles de la Convention Nationale. Cependant ce qu'il voyoit, étoit déja suffisant pour vérifier les calamités annoncées par S. Vincent de Paul, et après lui par M. Bressond. Mais M. Siccardi ne pouvoit porter ses regards dans l'avenir, et former ses pieuses et consolantes conjectures que sur la foi de son saint Fondateur. Nous sommes et il est lui-même aujourd'hui dans une position bien différente. Ce qu'il n'a que présumé, qu'espere, nous le voyons de

nos propres yeux, accompli au delà même de son attente. L'ordre a été parfaitement rétabli, malgré les obstacles formidables qui s'y opposoient, et qui devoient tout au moins en retarder long-temps le retour. La Religion qui paroissoit en France rendre les derniers soupirs, a repris subitement une nouvelle vie, et y brille avec un nouvel éclat. La Philosophie odieuse, tombée dans le dernier mépris, met le comble à son triomphe. Ces tartuffes dyscoles qui lui ont fait la guerre pendant 150 ans, en serpens cachés sous l'herbe, et que le concours des deux puissances, n'avoit pu entierement abattre, se sont détruits eux-mêmes, par les excès où ils se sont portés. L'Eglise Gallicane, purifiée par le feu de la tribulation, est sortie du milieu des flammes plus belle, plus brillante aux yeux du Divin Epoux.

Si je me livre quelques momens à mes réflexions, avec la teinte la plus légere d'une vraie Philosophie, je me dis d'abord à moi-même: Rien n'égale l'art avec le quel des gens de Cour savent se rendre impénétrables. Ils savent donner le change, avec un air de simplicité, de candeur dont on est si aisément la dupe; il faut que ceux qui ont ouvert le paquet, aient été déconcertés au point de recourir à une défaite où l'on ne voit pas la moindre ombre de vraisemblance. *Un testament de la Maison d'Argenson*, qui ne doit être révélé qu'après cent ans. *Des prieres à*

la Sainte Vierge .... Reconnoit-on des Courtisans à de pareils propos ? Pour moi, je suis tout disposé à croire que le paquet annonçoit quelque grand désastre à la France ou à la Famille Régnante. Je me représente Saint Vincent de Paul, comme un autre Samuel qui annonce au Monarque que sa Couronne va passer en d'autres mains. Saül ne profita pas des menaces du Prophete. Louis XV. continua à laisser flotter les rênes du Gouvernement entre les mains des Philosophes, et à vivre dans l'abrutissement de la débauche. L'un et l'autre n'ont pas su fléchir la colere du Ciel dont les arrêts ont eu leur effet.

Je puis placer ici à l'appui de ma pensée, une anecdote qui n'est pas à mépriser. Long-temps avant la Révolution, un homme digne de foi à tous égards, me raconta qu'une personne favorisée de Dieu avoit eu à Versailles ou à Paris, une révélation, qui regardoit la Maison de Bourbon. La Reine en fut informée et désira des éclaircissemens. La Prophetesse lui déclara sans détour que la Famille régnante ne tarderoit pas à descendre du Trône. Cette prédiction peut être réelle; elle peut avoir été imaginée, à la bonne heure: mais enfin on seroit encore à temps de faire des recherches sur ce point. La chose paroîtroit le mériter.

J'ai été moi-même prophete, de la maniere dont on peut l'être, sans être un homme à miracles. Le fait que je vais rapporter, n'est

pas aussi étranger qu'on pourroit croire au sujet que je traite. M. l'Abbé Bonnaud *, de qui je crois tenir l'anecdote précédente, se trouva à Paris, lors de l'assemblée du Clergé, en 1780, je pense, ou en 1785. Je lui demandai ce qu'on y avoit fait en faveur de la Religion. Il me répondit que les Députés avoient été tellement absorbés dans la discussion de leurs intérêts temporels, qu'ils avoient perdu de vue ceux de la Religion. Je lui repliquai: *Per quæ quis peccaverit, per hæc et punietur*. Ces biens qui leur font perdre l'esprit de leur état, leur seront enlevés. Que j'aie prophétisé comme Isaye et Jérémie, ou comme Balaam et Caïphe, je n'en ai pas moins dit la vérité.

V. On trouve à Rome dans la Bibliotheque de la Minerve, un livre imprimé bien des années avant la Révolution. Voici la traduction du titre: Commentaires sur l'Apocalypse, du Vénérable Prêtre Barthelemi Holthauser Suédois, mort en *1661*.

Il divise en sept âges, les siecles qui doi-

* *M. Bonnaud, d'abord Vicaire Général d'Embrun, et ensuite de Lyon, mon ami intime, bon écrivain, d'une noble éloquence, d'un rare savoir, d'une piété éminente, qui lui a fait obtenir la palme du martyre dans le massacre de Paris. Il avoit été Jésuite dans ses jeunes ans. Il a travaillé sur le même sujet que M. Guerin du Rocher, autre Jésuite.*

vent s'écouler depuis Jesus-Christ jusqu'à la fin du monde. En parlant du cinquieme âge, il s'exprime de la maniere suivante:

Omnia devastantur bello, supprimuntur Catholici ab hæreticis et malis christianis, Ecclesia ejusque ministri ducuntur in tributum. Evertuntur Principatus; Monarchiæ dividuntur; omnesque conspirantes in Respublicas erigendas. Mirabilis fiet tamen mutatio per manus Omnipotentis Dei, quam nemo sibi humanitus imaginari potest. Ille etenim Monarcha fortis, qui venturus est a Deo missus, Respublicas funditus destruet, sibique subjugabit omnia; et zelabit veram Christi Ecclesiam. Mittentur omnes hæreses in infernum, Conjungetur Imperium Turcarum; et regnabunt ab Oriente et Occidente. Florebunt plurimi viri docti et justi; et homines amabunt justitiam; eritque pax super terram, quia Divina Potestas ligavit Sathanam per multos annos.

L'auteur assigne au cinquieme âge, une durée de cent-cinquante ans environ. Cette prophétie étoit déja connue à Avignon en 1789; et quelques uns croyoient déja y appercevoir la révolte qui a eu lieu bientôt après.

OBSERVATION IMPORTANTE.

Lorsque Cyrus mit fin à la captivité de Babylone, et qu'il permit aux Juifs de retourner dans leur Patrie, le Grand Prêtre lui présenta une prophétie faite par Isaye, deux cens

ans avant le Regne et les triomphes de ce fameux conquérant : elle est conçue en ces termes : *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas, et portæ non claudentur. Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo, et dabo tibi thesauros absconditos, et arcana secretorum, ut scias quia ego Dominus, qui voco nomen tuum.... vocavi te nomine tuo .... et non cognovisti me*. Je t'ai appellé par ton nom, lorsque tu ne me connoissois pas encore. Le Grand Prêtre Jaddus accompagné des Lévites se présenta à Alexandre avec toute la pompe attachée à sa dignité. Alexandre se prosterna à ses pieds en vertu d'une vision prophétique qu'il avoit eu en Macédoine. Je n'ai ni l'autorité d'Isaye, ni celle du Grand Prêtre : mais ce que j'ai rapporté, est indépendant de ce que je puis être. Je me suis borné à le proposer à l'examen des personnes raisonnables, qui croient en Dieu et à la Providence. Assurément, si je voyois le nom de Napoléon le Grand, dans les prédictions que j'ai recueillies, il n'ajouteroit rien à la conviction où je suis qu'elles le regardent.

Avant de finir, j'entends me justifier sur les détails où je suis entré, auprès des indévots, des Politiques, des Philosophes mêmes. Vous pour qui la Religion n'est rien ou presque rien, sinon quant à la spéculation, du

moins quant à la pratique, expliquez moi comment sans l'intervention de la Divinité, on peut voir les choses futures avec la même clarté que celles qu'on a sous les yeux. Politiques, écoutez moi. Mahomet étoit un ignorant et un imposteur. Du reste il avoit le talent de l'éloquence populaire, tel que peut-être jamais homme ne l'a eu; ce qui suppose nécessairement un fond de génie, qui est encore garanti par les succès qu'il a eu. Mahomet a senti en grand homme quelle étoit la puissance du ressort de la Religion. Cromvvel, ce profond politique, l'a senti comme lui, et comme lui il a su s'en prévaloir. Philosophes, quand la Religion seroit une invention purement humaine, pourquoi condamneriez-vous un Souverain qui se prévaudroit à propos et en tout honneur, des secours qu'elle lui prête, pour affermir son autorité et le bonheur de ceux a qui il commande? Ce qui excite principalement votre humeur, c'est que tout ce que j'ai dit, tend à affermir le respect et la subordination aux Puissances; cela ne sauroit s'accorder avec la Liberté et l'Egalité philosophiques qui sont votre grande idole. Voilà ce qui exalte votre bile: mais réservez en une bonne partie pour le Mémoire qui va suivre de près celui-ci, et qui est tout autrement propre à l'allumer.

ROSSIGNOL DE VALLOUISE.

SUITE DU MÊME SUJET.

L'objet particulier dont je vais m'occuper, n'est du tout point étranger au sujet que j'ai traité jusqu'ici. Le jeune Anacharsis nous rappelle le fameux principe des anciens Philosophes, qui est que les meilleures de toutes les loix sont inutiles à un peuple qui est sans mœurs ; et qu'un peuple qui a des mœurs, a un préservatif contre les plus mauvaises de toutes les loix. Quoiqu'aujourd'hui on se fasse un mérite, qu'on ait la sotte vanité, le fol orgueil de dire du neuf, de penser du neuf, de faire du neuf en tout et par-tout, on n'a pas encore assez renoncé au sens commun pour méconnoître que la Morale est la base fondamentale de la prospérité et du bonheur des nations.

Si donc je présente une suite de Prophéties qui ont un rapport direct et immédiat, une liaison essentielle avec le rétablissement des mœurs parmi les François, qui pourra me disputer le droit de mettre en titre : Suite des Prophéties sur la France ?

Il y a plus. Le rétablissement de la Morale est la plus grande de toutes les chimeres, s'il n'a pour base la Religion. La Philosophie s'est déshonorée, et qui pis est chez nous, s'est rendue ridicule en voulant *singer* les vertus chrétiennes par ses prétendues vertus

civiques. Si les Philosophes n'avoient fait que nous apprêter à rire ! Hélas, que de larmes ameres ne nous ont-ils pas fait répandre ! Ils ont beau faire, le cri général de la Nation souscrira, applaudira à ma pensée ; sans Religion et par conséquent sans mœurs, point de prospérité, point de bonheur dans la société ; point de misere, point de calamité à quoi on ne doive s'attendre. Je vais dire un grand mot : mais j'en appelle encore ici au cri général, non pas seulement de la France, mais de toutes les nations de l'Europe, mais de tous les peuples des quatre parties du monde, qui ont quelque culture et quelques lumieres. Oui, j'éleve la voix, et je le dis avec fermeté et avec connoissance de cause. De tous les moyens de faire refleurir la Religion et les mœurs, il n'en est aucun qui puisse être comparé au rétablissement des Jésuites. Frémissez, Philosophes, mais tremblez en même temps. Ceux qui doivent vous porter le coup mortel, vont être rétablis ; qu'on me suive.

Ce que je vais dire est tiré des *Lettres d'un Anglois*, imprimées en 1776. L'auteur est bien connu. J'ai vécu avec lui. C'est un homme de beaucoup d'esprit, d'un caractere très-solide, l'antipode de la cagoterie, d'une probité à toute épreuve, et parfaitement instruit des détails où il entre dans ses lettres.

Bernardine Renzi, de Valentano, diocese de Monte Fiascone, paysanne, travaillant à la terre, ne sachant ni lire ni écrire, expliqué

l'Ecriture Sainte très-littéralement, et l'explique Théologiquement sur les points les plus sublimes, de la Trinité, etc. Ses papiers envoyés à l'Inquisition, furent renvoyés sans aucune censure; et le confesseur qui les avoit écrits, eut ordre de continuer à diriger cette fille. Elle n'a jamais gagné un sol avec sa dévotion; et elle ne vit qu'à la sueur de son front.

Le Pere Paul Fondateur des Passionnistes assura le 27 juin 1774, au Pape Ganganelli, qui fut le voir exprès pour l'interroger sur ce point, que cette fille qu'il avoit dirigée autrefois, a le don de prophétie; et que dès l'âge de six ans, elle en fit une qui a été bien avérée.

Durant le Conclave de 1769, le confesseur écrivit à M. Durani bénéficier de S. Pierre, que *Ganganelli seroit Pape*. La lettre en réponse s'est trouvée parmi les papiers du confesseur, saisis le 12 mai 1774. Dans les mêmes papiers le Pape Ganganelli trouva décrit d'une maniere très-circonstanciée, le combat intérieur qu'il avoit éprouvé avant la signature du Bref destructif des Jésuites; et il a dit à ceux qui prétendoient que cette fille n'étoit qu'une illuminée: *et pourtant elle a su ce que Dieu seul et moi nous savions.*

Le Jésuite Venizza avoit dit à ses amis, avant le 12 mai 1774, que le Pape mourroit bientôt, et ne seroit point vu dans S. Pierre. Il fut mis le 12 mai 1774, au château Saint

Ange, où il étoit encore en 1776. Quand on arrêta la Paysanne le 12 mai, elle dit au barrigel: *Ganganelli me fait emprisonner*; *Braschi me délivrera*. Ces paroles furent aussitôt déposées juridiquement au Gouvernement de Rome. Le Cardinal Braschi, la veille de l'entrée au Conclave, en plaisanta avec le Pere Zaccaria Jésuite, qui lui baisoit alors la main, en lui disant que désormais il lui baiseroit les pieds, selon la Prophétesse. Dans le Conclave elles firent même quelque difficulté, n'étant pas à propos, disoit-on, de vérifier les sornettes des femmes.

Deux Officiers de l'Inquisition Pacifici et Capelloni, députés par la Commission Jésuitique environ le 15 août 1774, à Monte Fiascone, où la Paysanne étoit renfermée dans un couvent, lui commanderent en vertu de la sainte obéissance, de dire tout ce qu'elle savoit, et ils écrivirent au Palais, *qu'elle disoit des extravagances*, par exemple, *que le Pape qui mourroit à léquinoxe prochain, ne seroit point vu dans S. Pierre, et qu'on ne lui baiseroit point les pieds*; circonstances qui ne se sont jamais vues en effet, et qui rendoient la prédiction incroyable.

La Valentane (c'est le nom qu'on donne communément à la Paysanne) avoit dit: *l'équinoxe l'enlévera*. Le bruit des Prophéties court sourdement dans Rome. Aussi-tôt, prêtres, femmes, Jésuites emprisonnés de nouveau. Perquisitions, examens rigoureux; et si Sa

Sainteté vit jusqu'au mois d'octobre, menaces de mille cruautés contre la troupe prophétique, les fouets, les échafauds, etc. Ordre d'emprisonner quiconque prononcera seulement le nom du pays de la Prophétesse. Tous les Jésuites sont chassés des environs de Valentano sa patrie. Rome est pleine d'espions. Enfin une liste de soixante deux personnes, Cardinaux, Princes, Prélats, Prêtres, Religieux, Particuliers, qui au premier d'octobre, seront conduits au château Saint Ange, et tous les Jésuites chassés de Rome.

Cependant le Pape Ganganelli arrivé au 10 septembre, se sent attaqué de la maladie la plus violente. S'il ajoute quelque foi aux prophéties, dont il a été si vivement affecté, il sent qu'il n'a plus que douze jours à vivre. On ne lui parle, et il ne s'entretient que de son voyage prochain de Castel-Gandolfe. Il devoit partir le lundi 12: mais le 15 il sera en état; ensuite les cavalcades le remettront. Il n'a plus de force dans les genoux pour se tenir à cheval: mais le bon air les lui rendra. Le mardi 13, il ordonne à *sette minestre* son échanson, de faire préparer un feu d'artifice, pour le 4 octobre. Le lundi 15 on continue encore à transporter l'attirail nécessaire. Depuis cinq jours il n'a plus de fievre; ainsi sûrement il sera en état de partir le lundi suivant 19. Et ces idées lui sont d'autant plus agréables, qu'il se promet de faire payer bien cher, dès le premier octobre, à certains pro-

phetes leur prophétie de l'équinoxe. Alfani en est chargé. Mais le lundi 19, la fievre revient avec fureur, continue malgré deux saignées tout le mardi, et cause une inflammation au bas ventre. Le Docteur Salicetti déclare qu'il n'y a pas un moment à perdre, et jette tous les courtisans dans le plus grand embarras. Le Cardinal Malvezzi annonce au Pape le danger où il est. Le Pontife fait appeller Buon Tempi son confesseur. Le reste de la nuit ou tout le jour suivant 21, personne qui pense à lui suggérer un seul mot de Dieu. La veille il avoit reçu le Saint Viatique. On lui administre l'Extrême Onction. Croit-il qu'il va mourir? Non, il ne le croit pas; il ne l'a jamais cru, disent ses confidens. Comme on vient lui parler de différentes affaires, *nous avons du temps*, dit-il, *demain, demain, nous verrons tout cela*. Enfin vers les onze heures qu'il survient un assaut violent, on lui parle des prieres des agonisans: *il y a du temps, il y a du temps*, répondit-il toujours. Mais aussi-tôt il entre en effet en agonie, et ne donne plus aucun signe certain d'une connoissance bien nette . . . Il rend le dernier soupir le 22 septembre, jour de l'équinoxe. Son corps tombe dans une telle dissolution et répand une telle infection, qu'on ne peut le tranférer à S. Pierre, et l'exposer à la vénération des Fideles. Le Cardinal Braschi est fait Pape et délivre la Valentane, comme elle l'avoit prédit.

Voilà un enchaînement de faits bien extraordinaires. Mais n'est-il pas permis de se permettre des doutes sur leur réalité? Je réponds que le doute ne sauroit en aucune maniere avoir lieu dans le cas présent, par la raison que les faits rapportés sont ou évidemment vrais; ou évidemment faux; qu'on a une multitude de moyens infaillibles de s'assurer de ce qui en est. Il y a précisément trente ans qu'ils se sont passés. Une multitude de personnes encore vivantes en ont été témoins. La Cour de Rome est actuellement à Paris. Le Cardinal Maury a sous les yeux la Valentane à Monte Fiascone. Rome peut produire de milliers de témoins, etc. etc.

On me demandera qu'est-ce que tout cela a à faire avec le sujet que je traite. On va le voir. Si tout ce que j'ai rapporté est exactement vrai, assurément la Valentane est une fille inspirée de Dieu; qui seul peut pénétrer dans les ténebres de l'avenir. Or il est très-assuré que la même Valentane a prédit le rétablissement des Jésuites. Voici ses expressions. *Saranno ristabiliti dopo un fatto grande . . . . grande . . . . non so qual sia.* Ce *fatto grande*, elle ne le savoit pas alors; elle le sait à présent. Elle le voit, et nous le voyons avec elle. Donc les Jésuites vont être rétablis.

Je proteste sur mon honneur, que j'ai entendu dire, il y a bien des années, que les Jésuites François seroient rétablis en France, mais qu'ils ne le seroient pas par un Prince

de la Maison de Bourbon. Je ne me rappelle ni quand ni de qui je l'ai entendu.

VI. J'ai fait mes études de Théologie à Dole, de 1753 à 1757. J'étois à une petite journée de Gray ; les Jésuites y avoient un Collége, où vivoit alors le Pere Hugon ; c'étoit un vénérable vieillard, modele de sainteté. La Préfecture des classes l'occupoit deux heures ; tout le reste du temps qu'il avoit de libre, il le passoit devant le Saint Sacrement. Il étoit vivement frappé de la pensée des jugemens de Dieu. Lorsque dans les récréations communes, le discours tomboit sur ce grand sujet, il ne pouvoit dissimuler sa frayeur. Il disoit qu'à sa mort il arriveroit un événement des plus étranges, dont le bruit se répandroit de l'orient à l'occident, iroit jusqu'à la Chine. Tout le monde étoit dans l'attente. Enfin il fit une maladie dangereuse. Le Saint Viatique, selon l'usage, fut accompagné par toute la communauté. Lorsqu'il fut sur le point de communier, il parla ainsi : Mes révérends Peres et très-chers freres, vous avez été témoins cent fois de la terreur que m'inspiroit la vue des jugemens de Dieu ; je vous déclare qu'en ce moment je ne crains pas, *à coup sûr*, je ne crains pas (c'étoit son expression favorite). Si je vais mourir, ce que je ne crois pas, vous allez apprendre la nouvelle la plus frappante .... Il répéta ce que nous avons dit plus haut. J'ai su ces détails d'un Jésuite qui venoit de vivre avec lui. Il revint en effet de cette maladie. Le Pere de Baleine son Re-

cteur, qui a été aussi le mien, l'engagea après, comme Supérieur, à s'expliquer : sa réponse fut : A ma mort, ma mere mourra, et ressuscitera ensuite. Je me rappelle un peu, sans pouvoir bien l'assurer, qu'il ajouta, plus glorieuse que jamais, et portera l'Evangile jusqu'aux extrêmités du monde. Le Recteur tout habile Professeur de Théologie qu'il avoit été, ne le comprit pas alors : mais il ne tarda pas à le comprendre, comme il s'en est déclaré dans la suite. Le Pere Hugon parloit de la Compagnie de Jesus. Sa mere naturelle étoit morte, il y avoit trente ans.

Après mes études de Théologie, je fus envoyé à Marseille pour y enseigner la Philosophie. Je me rappelle distinctement que j'appris dans cette ville, et dans la même semaine, la mort du Pere Hugon et l'expulsion des Jésuites de Portugal, qui fut le premier coup porté à la Société.

VII. M. l'Abbé de Fontenai a été rédacteur du Journal Général de France, qui étoit fort accrédité sous sa plume. Il est connu par d'autres ouvrages estimables. Il avoit été mon confrere ; j'étois en relation avec lui, il y a vingt ans. Dans une de ses lettres il m'écrivoit ce qui suit :

Le Pere Cairon Jésuite, étoit retiré dans sa vieillesse au Noviciat de Toulouse. C'étoit un homme d'une sainteté éminente ; on en a imprimé la vie. On lui envoyoit tous les jours quelques novices, pour l'assister. Le jour que je pris la soutane de la Compagnie, je fus

choisi pour cet exercice de zele. Ce saint homme nous dit: La Compagnie sera persécutée. Ses ennemis prévaudront au point qu'elle ne tiendra plus qu'à un fil: mais elle sera ensuite rétablie. Je ne me rappelle pas ses paroles précises: mais en voilà le sens. Si l'Abbé De Fontenai est encore vivant et à Paris, on peut s'adresser à lui pour de plus amples informations sur ce point.

VIII. Il y a environ vingt-ans qu'un cordonnier nommé Paniguet mourut en odeur de sainteté à Montcallier à deux lieues de Turin. On a imprimé sa vie et gravé son portrait dont on m'a fait présent. M. Bianchi Directeur de la Société des Dames *de l'Humilité*, parmi les quelles étoit la Reine de Sardaigne, a traité avec ce saint homme, et voici ce qu'il m'a dit. Paniguet a prédit que les Jésuites seroient rétablis, qu'ils reprendroient l'exercice de leurs ministeres, avec les sentimens qu'avoient les disciples, lorsqu'ils sortirent du Cénacle, pour prêcher l'Evangile dans Jérusalem. M. Bianchi est actuellement à Turin, où il jouit de la plus grande considération parmi les personnes du premier rang.

IX. On conserve dans les archives de *Monte Vergine* un manuscrit en parchemin et en caracteres gothiques, de la main *del B. Giusto* qui vivoit en 1400. Il fut révéré sur les autels jusqu'au Décret du Pape Urbain. Ce manuscrit renferme ce qui suit, traduit fidellement de l'Italien.

Avec le temps, il paroîtra dans l'Eglise de

Dieu, une Religion qui portera le nom de Compagnie de Jesus. Elle sera le soulagement de la Chrétienté et le soutien de la sainte Foi. Il viendra un temps où Dieu la visitera par de telles et de si grandes persécutions, qu'elle sera presque éteinte. Enfin Dieu mettra un terme à cette persécution; et cette Religion refleurira mieux qu'auparavant.

Le Pere Louis Secuzio Jésuite, qui demeuroit à Frossinone, attesta l'avoir ainsi lu, dans l'original, en *1766*. Je ne suis pas assez déraisonnable pour exiger qu'on le croie sur sa parole. Je dis seulement qu'une pareille assertion mérite bien qu'on en vienne à la vérification du fait.

X. J'ai vu à Turin, chez l'ex-Marquis De Saint Marsan, une vie latine de Sainte Thérese, qui doit avoir été imprimée depuis bien long-temps. J'y ai lu ce qui suit : Les Dominicains et les Jésuites vivent dans une sorte de division, pour de simples opinions théologiques. A la fin du monde, ils se réuniront dans un esprit de charité, pour combattre de concert l'Antechrist.

XI. On lit une chose très-remarquable dans une feuille périodique d'Allemagne, du 12 août 1791. n. 34. pag. 273. C'est l'extrait d'une lettre du Pere Bobadilla Jésuite à Saint Ignace, Epist. 14, anno 1547.

Post quatuor lustra nostræ annihilationis, expellentur qui nos expulerunt. Gentes in philosophismo educatæ, nec Ecclesiæ, nec Principibus obedient. Corruent inimici nostri; hor-

ror regnabit. Et tunc exurgent nostrates, et rogabuntur ut sæculum novum incipiant et educent. Ce qui mérite encore d'être observé, c'est que cette feuille a été imprimée par un *Protestant*. Dans les recueils de gazettes, qui sont aujourd'hui si communs, il ne sera pas difficile de trouver la feuille dont je parle, et dont je regrette de ne pouvoir pas donner le titre.

XII. Le Pere François Retz a été Général de la Compagnie de Jesus avant et sous Benoit XIV. Il dit en 1737 les choses suivantes à Alberti, natif de Saluce, qui le servoit dans une maladie.

1. Votre frere qui est dans la Compagnie, en sortira; et vous, vous y entrerez, et servirez trois Généraux. Ces trois points se sont vérifiés à la lettre.

2. La Compagnie sera bien à plaindre de votre temps. Elle sera persécutée et chassée de toutes parts. A Rome elle sera plus maltraitée qu'ailleurs. Les Jésuites seront chassés par Sa Sainteté; ils seront livrés dans les mains de leurs ennemis mêmes. La Compagnie sera réduite à un fil, au point qu'on doutera si elle existe encore.

3. Le Seigneur commencera à changer le cœur de quelques uns de ses persécuteurs, et en appellera d'autres à soi. Par une voie prodigieuse, mais secrete, qui étonnera tout le monde, il changera le cœur de son plus puissant ennemi.

4. On fera un Vicaire Général qui durera

environ deux ans. Il viendra de Pologne; ce sera un homme d'une longue stature. (Je l'ai connu; j'ai vécu avec lui. Il étoit en effet d'une belle taille, c'est le Pere Czernevviecz). Après lui on fera l'élection d'un Général, qui viendra d'un pays lointain (c'est la Russie).

5. Les François retourneront dans leurs maisons avant les Portugais. La Compagnie sera plus florissante qu'auparavant.

REMARQUE. Le frere Alberti encore vivant, a en effet servi trois Généraux, qui sont Visconti, Centurione et Ricci. Quant à la persécution prédite, l'Europe entiere en a vu l'accomplissement, dans tous ses détails.

J'ajoute une anecdote, qui vient à l'appui de ce que j'ai dit. Le Pere Dominique Villanis avec qui j'ai vécu plusieurs années, étant allé à Inspruck, au mois d'août 1773, entendit raconter au frére Jean Baptiste, qu'ayant été destiné à servir le Pere Général Retz, il se rendit un jour vers sa chambre avec un compagnon. La porte étoit entr'ouverte; il vit le Pere Retz à genoux à terre, au milieu de la chambre. Il l'entendit s'écrier: *ah! Seigneur, ils seront encore chassés de Rome!* Puis après un court silence: *le Seigneur soit loué; tous retourneront dans les endroits, d'où ils ont été chassés.*

XIII. La vie du Pere de Géronimo Jésuite, a été un tissu de miracles éclatans; elle fut imprimée trois ans après sa mort, en un volume *in quarto*, dans la ville de Naples, qui avoit été le théatre de ses prodiges. Le Pere

De Géronimo eut pour successeur le P. Peppe, comme lui puissant en œuvres et en paroles. Dans un de mes Mémoires, je rapporte un miracle des plus incontestables, opéré par cet homme apostolique. A sa mort les Lazaroni dont il étoit l'idole, vinrent demander aux Jésuites un autre Pere Peppe. Le Provincial jetta les yeux sur le Pere Paradiso, qui étoit à Lecce, la principale ville de la Terre d'Otrante. Aussi-tôt que les habitans en eurent vent, ils assemblerent des fascines pour mettre le feu au Collége, si on faisoit mine de leur enlever le P. Paradiso. Les Jésuites pour les calmer, furent obligés de remettre ce saint homme entre leurs mains. On le conduisit à la maison de ville, où il fut gardé à vue, jusqu'à qu'on eut reçu la réponse du Provincial. Ces détails étoient nécessaires pour faire connoître quel homme c'étoit que le Pere Paradiso. Or voici ce qu'il écrivit au Pere Laurent Ricci Général de la Compagnie.

Dieu m'a fait connoître ce matin dans l'oraison que la Compagnie va éprouver une terrible persécution. Elle ne tiendra plus qu'à un fil, et l'on pourra douter si elle existe encore. Mais elle ressuscitera plus glorieuse qu'auparavant. Je dois vous prévenir qu'alors Dieu vous aura appellé à l'éternel repos, qu'en attendant vous êtes destiné à boire le calice, jusqu'à la lie la plus amere.

Observation. Que la Compagnie ait essuyé la plus violente persécution, et que le Pere Ricci ait avalé le calice jusqu'à la lie,

c'est ce que nous avons vu. Que la Compagnie ait à ressusciter, et sur-tout plus glorieuse qu'auparavant, c'est ce qui nous reste à voir. L'accomplissement de la premiere partie, paroît être un gage de l'accomplissement de la seconde.

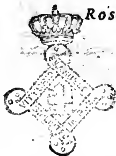
Je me tiens pour assuré que les personnes qui pensent sainement, et qui ont des principes avoués de la raison et de la Religion, liront avec intérêt ce que je vais ajouter. On reconnoît généralement que l'éducation de la jeunesse est dans l'état le plus déplorable depuis la suppression des Jésuites. Cependant les impressions des premiers ans influent infiniment dans toute la suite de la vie. Que l'on juge après cela, si l'on est fondé à s'attendre à voir généralement de dignes ministres des autels, des magistrats integres, de bons peres, de fidelles époux, des guerriers qui puisent le vrai héroïsme dans les devoirs que la Religion impose.

Je vais plus loin, et je plaide ici la cause des peuples et des Souverains. Nous avons vu et nous avons éprouvé que l'anarchie est le plus grand des malheurs pour une nation. Le plus grand intérêt pour ceux qui obéissent comme pour ceux qui commandent, est donc que l'esprit de subordination soit établi sur des fondemens inébranlables. Mais où les trouverons-nous? Est-ce dans le philosophisme, qui s'est porté à tous les forfaits, pour élever l'édifice insensé de la Liberté, de l'Egalité, de la Souveraineté du peuple? Ce n'est

pas non plus parmi les disciples de Luther, de Calvin et de l'Evêque d'Ypres. On a vu dans différens temps, de quoi ils sont capables. Non, non, on se flatteroit vainement de les trouver ailleurs que dans le vrai esprit de l'Evangile. L'essentiel est de le bien connoître cet esprit. On voit dès-lors de quelle importance il est d'avoir dans un état quelconque, pour la sûreté des peuples et des Souverains, un corps d'instituteurs et de ministres éclairés, religieux, qui n'alterent pas la parole de Dieu par leur sens particulier. Voici à cet égard ma profession de Foi, et c'est celle du Corps dont j'ai été membre trente ans et plus.

Le peuple doit obéir à celui qui est décidément en possession de l'autorité, de quelque maniere qu'il y soit parvenu. Un Souverain n'est comptable qu'à Dieu de l'usage qu'il en fait. Celui qui lui résiste, résiste à Dieu lui-même. *Qui resistit Potestati, resistit Deo.* C'est dans sa sagesse et dans sa bonté pour les hommes qu'il l'a ainsi réglé. Toute conspiration, toute sédition, toute révolte fait infailliblement le malheur de la multitude; elle est incapable de lui procurer aucun bien réel. Ce sont là les principes que j'ai développés et prouvés dans plusieurs Mémoires que j'ai publiés.

ROSSIGNOL DE VALLOUISE.



TABLE

DES OEUVRES DE CE VOLUME
AVEC LE PRIX DES MÊMES EN DÉTAIL.

On vend aussi les feuilles détachées à un centime chaque page, pour ceux à qui elles pourroient manquer.



